



Lettres de Jean Theurel

- 3 -

Voyage et Installation au Tonkin
La montée des persécutions

original MEP 38; 530420T

2 ***

Dieu seul

Hong-Kong, Chine, 20 avril 1853

Mon bien cher frère,

Avant de vous raconter notre voyage de Singapore en Chine, je désire vous parler de l'île et de la ville de Singapore plus au long que je n'ai pu le faire dans ma lettre du mois de février. Je vous en demande la permission et je commence.

Il y a environ trente ans, les anglais, cherchant un lieu convenable pour fonder un établissement commercial entre la Chine et l'Hindoustan, un officier de marine crut l'avoir trouvé à Singapore. Il s'agissait d'une île ayant dix lieues de long sur six ou sept de large, pouvant communiquer avec la Chine par la mer de Chine, avec l'Inde par le détroit de Malacca et avec l'Europe par le détroit de la Sonde et le cap de Bonne-Espérance. L'officier prédit pour la ville qu'on fonderait le plus brillant avenir: l'île appartenait à un sultan mahométan et n'avait pour habitants que les tigres et quelques malais abrités sous des huttes au bord de la mer. Les anglais l'achetèrent et en face d'une rade très sûre qui a depuis servi de port, l'on fonda la nouvelle ville où le commerce se transporta bientôt abandonnant Julo-Pinang et Malacca. Aujourd'hui Singapore est une île assez habitée, j'entends comparativement à ces pays d'Asie.

Les chinois que l'on trouve presque partout sont allés peu à peu s'établir dans l'intérieur et y faire des plantations de cocotiers, de bananiers, de muscadiers, d'aréquieres, de poivriers. .. dont la culture leur vaut un profit considérable et leur permet, après un certain nombre d'années, de rentrer dans leur patrie avec une petite fortune. Celui qui veut s'établir quelque part choisit son terrain; si personne n'en a encore pris possession, il s'y installe sans formalité. Il peut, pour construire sa cabane, couper et tailler dans la forêt dont même il lui est loisible de s'approprier une partie. Des routes très belles sillonnent l'île en tous sens et sont entretenues sans frais par les galériens que les anglais y envoient de leurs possessions de l'Inde pour y expier leur crime. Mais malgré l'activité qu'on met à défricher et à percer des routes, malgré une prime de 500 francs accordée comme encouragement à l'intrépidité des chasseurs, les tigres infestent l'intérieur de l'île.

Lorsqu'on en a tué, il en revient d'autres du continent par le détroit qu'ils passent à la nage et il faut recommencer. On nous a dit et répété qu'ils faisaient une victime par jour. Et il paraît que le tigre, quoique très fort, est très lâche, et que s'il est aperçu, il s'enfuit. Mais cela arrive rarement; car il approche à pas comptés et par derrière, ou bien il se tient caché dans un fourré, et lorsque la victime est à portée, en un saut ou deux, il lui applique la patte sur l'épaule et l'écrase. La mort est instantanée. Un jour deux chinois travaillaient dans la même plantation à quelques pas l'un de l'autre. Celui qui était en avant s'avisait de se retourner cherche son compagnon: il avait disparu. Le tigre l'avait tué si subitement qu'il n'avait pas eu le temps de pousser un cri. Cet animal après avoir chargé sa proie sur son dos s'en va fort tranquillement la dévorer dans la forêt.

Le danger très réel qu'il y a d'être ainsi dévoré n'empêche pas la circulation; aussi, comme je vous l'ai dit y a-t-il beaucoup de victimes.

La ville même de Singapore compte déjà environ 80 000 habitants et sa population augmente beaucoup chaque année. Toutefois il n'y a pas, à proprement parler, de famille, au moins y en a-t-il très peu; les maisons ne sont généralement que des agrégations d'hommes. Tous les peuples sont représentés à Singapore et je ne pense pas qu'il y ait au monde une ville semblable. La compagnie anglaise qui possède presque tout le littoral de l'Hindoustan et en plusieurs endroit l'intérieur aussi, laissant à tous liberté pleine et universelle, chaque individu conserve à Singapore les mœurs et la manière de vivre de son pays, son costume, s'il en a apporté quelqu'un, sa religion, si bon lui semble. Les européens y sont en très petit nombre. Les consuls des différentes nations et quelques gros commerçants qui sont venus dans l'espoir de retourner dans leur patrie avec une fortune, voilà toute la société européenne. Les chinois sont en

majorité, et déjà ils ont fait craindre quelque révolution. Ce sont eux qui exercent les métiers de forgerons, charpentiers, maçons ... et qui sont maîtres du petit commerce, en quoi leur habileté et rouerie surpasse celle des européens qu'ils savent très bien mettre au sac dans l'occasion. Quand je dis qu'ils sont maîtres du petit commerce je ne veux pas les exclure du négoce en grand, car les plus riches marchands sont chinois. Les malais sont pour peu de chose dans les affaires et dans la vie de Singapore. Presque tous dans des canots très élancés, vont et viennent dans la rade, de la ville aux navires, et des navires à la ville, portant soit les personnes qui ont affaire d'un endroit à l'autre, soit les provisions et les cargaisons. Ce sont, dit-on, les plus habiles rameurs qu'il y ait au monde. Un autre peuple a encore sa spécialité. Ce sont les bengalis, comme qui dirait les Parias de l'Inde, hommes très cuivrés et presque noirs, à qui leur couleur foncée tient lieu de vêtement, sauf la ceinture qui s'appelle lanougonoutil. A eux appartient le monopole des fiacres innombrables que la poussière et le soleil rendent nécessaires à ceux qui les peuvent payer. Les chevaux sont très petits, mais coureurs sempiternels. Les cochers trottent avec eux, les tenant par la bride, et de temps à autre, appuyant pour se délasser la main sur la voiture. Un jour j'ai vu un de ces cochers bengalis qui venait de faire à côté de son cheval deux lieues et demi en trente cinq minutes. Nous avons mis, nous, deux heures et demie à faire le même chemin à pied. Je pense que cette coutume pénible pour les cochers n'a d'autre origine que l'orgueil des Européens dont certains rougissent même de se trouver à l'église avec des chinois ou des malais quoiqu'il n'y ait point mélange entr'eux: orgueil qui non seulement n'est pas chrétien, mais qui est d'autant plus déplacé que la plupart de ces chinois et autres, du moins lorsqu'ils ont embrassé la foi, ont plus de vertu morale que ces européens si dédaigneux dont les exemples sont peut-être le premier obstacle à la conversion de ces peuples. Les perses, avec leur grand costume dont le bonnet rappelle celui des astrologues et l'origine probable de cet art, sont blancs et majestueux, très beaux hommes. Les juifs, que l'on reconnaît à la fierté de la démarche, les arabes, font le commerce comme les anglais.

Il y quelques années mourait un vieux mahométan qui avait mené extérieurement la vie d'un mendiant; sa fortune se trouvait être de 5 millions de piastres, c'est à dire de 27 millions de francs. Il donnait presque tout à la Mecque, ne laissant à son fils qu'une petite médiocrité que celui-ci devait agrandir, à l'exemple de son père. Les français sont peut-être à Singapore au nombre de 10 ou 12.

C'est vers 1830 que notre congrégation envoya pour la première fois des missionnaires dans cette île et depuis lors elle en a toujours conservé la juridiction; présentement deux de nos confrères sont occupés à la ville et prennent soin, l'un des européens ou descendants d'européens parmi lesquels beaucoup d'anciens portugais de Malacca, l'autre des chinois, tandis qu'un troisième et un quatrième administrent les chrétiens de l'intérieur.

Lorsqu'on arrive en rade de Singapore, deux monuments frappent tout d'abord la vue. Le premier est l'église méthodiste anglaise; le second est l'église catholique que l'on doit à l'habileté et au zèle de monsieur Beurel. Un jour, le gouverneur, homme méprisé à qui les journaux disent en face que sa présence est plus nuisible qu'utile à la population, témoigna son mécontentement et fit des reproches à notre vénérable confrère de ce qu'il s'était permis d'élever une église plus belle que celle du gouvernement. Cela n'a pas empêché monsieur Beurel d'enfoncer encore le même gouvernement. Sur un autre point très important les écoles nationales sont tenues par des protestants, comme de juste. Or, le missionnaire voulant faire concurrence par des écoles catholiques, vint en 1851 chercher en France des frères de la doctrine chrétienne et des soeurs de saint Maur. Aujourd'hui, quoique les frères n'aient mis pied à terre que depuis un an, leur école est plus florissante que celle des protestants, et déjà le gouverneur pourrait reprocher à monsieur Beurel de recevoir des enfants même protestants que leurs parents retirent de l'école méthodiste et nationale. Les religieuses ont commencé par s'établir à Pinang qui est la résidence du vicaire apostolique de Malaisie. Malgré les petites vues du gouverneur actuel, les catholiques ont à Singapore la plus parfaite liberté. Ainsi un chrétien chinois étant venu à mourir pendant notre séjour, les jeunes missionnaires furent invités à en faire l'enterrement. Nous y allâmes deux, et ce fut moi-même qui présidai à la cérémonie! Eh bien! Dans la procession de l'église au cimetière, qui se fait à travers les rues de la ville, nous avons conservé nos habits de chœur et nous n'avons pas cessé de chanter des Antiennes et des Psaumes, et âme qui vive n'y a trouvé le plus

petit mot à dire. Un de mes confrères compagnon de voyage et moi avons aussi chanté chacun une grande messe à Singapore, et il paraît qu'à la voix l'on reconnaissait que nous n'avions pas encore du sang de riz mais du bon sang européen et français.

Il n'eût pas été bien de quitter l'île sans visiter les missionnaires de l'intérieur et leur chrétienté. A Singapore, nous avons trouvé là monsieur A.M. Maistre, abrité dans une cabane où la terre sert de plancher; des feuilles liées entre elles par leur rotin et soutenues par des bambous forment la toiture et tous les murs: deux intervalles laissés vides s'appellent porte et fenêtre; le lit, ce sont des planches posées sur des tréteaux. J'ai vu là, je crois, l'habitation la plus simple qu'il soit possible de faire, et je suppose que l'architecte en remonte bien au delà du déluge. Il est à espérer que le cher missionnaire de Sarangon pourra plus tard se loger moins misérablement mais en s'établissant dans cette chrétienté nouvelle, il a commencé par la construction d'une église, dont les murs en briques sont déjà presque achevés; il y a mis toutes ses ressources, et j'ignore comment il peut se tirer d'affaire dans un pays où l'argent, à cause du commerce, a beaucoup moins de valeur qu'en France. Avant de prendre à Sarangon la modeste collation du carême, nous allâmes faire une petite promenade en barque. Au bord de la rivière se trouvait un chinois chrétien qui, pour ses affaires, venait de descendre au rivage que nous quitions. Nous voyant prendre un canot, il remonte sur celui qui l'avait amené, et comme nous prenions certaine direction, il nous engage et nous détermine à la changer, et lui-même nous suit. Arrivés à une petite agrégation de maisons, il nous prie de l'accompagner chez lui, et sur sa parole qu'il n'y a que 100 pas à faire, nous prenons terre et entrons dans la forêt. Après le premier village nous en trouvons un second: le bon chinois me dit que le terme est un peu plus loin. Nous le suivons encore; mais la maison ne paraissant pas on lui demande quelle est la vraie distance qui nous reste. Il répond qu'il y a encore 10 pas. Nous avons traversé la forêt; de maison point de trace. Enfin on découvre des plantations; notre conducteur donne quelques coups de gosier qui nous font penser que nous sommes arrivés. Il voulait sagement appeler les chrétiens du voisinage à la visite des pères. Bref, les 100 pas chinois durèrent trois quarts d'heure de marche forcée. Mais aussi la ruse même qu'avait employé le chrétien pour nous attirer chez lui est la mesure du plaisir que notre visite apporte à la famille. Le père est un chrétien très ancien et très fidèle que la vue de 7 missionnaires dans sa maison fait revivre. Ses affaires marchant très bien, il donne, je crois, 150 francs pour la construction de l'église de Sarangon. Ce bon vieillard nous a fait voir sa petite chapelle intérieure d'où il a déniché le diable, en achetant la propriété, pour mettre à la place l'image de Jésus Crucifié. Après nous avoir fait prendre le thé, c'est tout ce que permettait le jeûne entre les repas, il nous accompagna à notre retour si loin et si loin qu'il fallût lui recommander plusieurs fois et enfin l'obliger de se retirer. Quant à son fils, il nous ramena jusqu'à la demeure du missionnaire où il nous servit lui-même notre petit repas.

Dans le trajet nous vîmes trois singes qui sautaient sur les arbres de branche en branche: Ce sont des citoyens très nombreux dans tout ce pays-ci.

Le lendemain de cette visite à Sarangon, nous allâmes chez le missionnaire de Boukétima, et comme le capitaine du Philotaxe était de l'excursion, nous fîmes le chemin en voiture: il y avait trois lieues depuis la ville. Le missionnaire de Boukétima, monsieur Mauduit, avait eu la bonté de venir lui-même nous chercher! Etabli en ce lieu depuis 10 ans, il est installé plus passablement que monsieur Maistre à Sarangon. Cependant jusqu'à ce jour son habitation et l'église n'étaient qu'une seule construction; et maintenant il élève une petite cathédrale qui sera jolie et dont il est lui-même l'architecte, ainsi que monsieur Maistre de la sienne. En arrivant au village nous trouvâmes un boeuf qui avait eu le malheur de tomber dans une fosse à sanglier la nuit précédente et que ses propriétaires mêmes y laissaient languir dans l'appréhension de la peine considérable qu'il fallait se donner pour le retirer. Le missionnaire stimula ces gens là et leur mit la pioche à la main pour tailler dans la fosse et rendre plus facile l'extraction de l'animal. Ils travaillèrent deux heures environ; mais comme tous ces asiatiques ne sont pas très forts, après avoir essayé de soulever le boeuf, sans y réussir, quoiqu'ils fussent environ une douzaine, ils l'abandonnèrent à son malheureux sort. Pour nous qui étions à jeun, nous n'avions pas un goût prononcé pour l'exercice. Mais après le dîner nous nous transportâmes sur les lieux: le capitaine commanda les dispositions nécessaires, la manoeuvre se fit avec un ensemble, et

le bœuf en un instant se trouva dehors. Le pauvre animal, qui n'avait pas remué depuis douze heures, se croyait mort. Quelques petits coups lui remirent le sang en circulation, il se rappela ce qu'il faisait autrefois lorsqu'il était en vie et se mit à courir. Il allait au canal. Les malais, chinois et bengalis, qui nous avaient vu faire, demeurèrent un peu stupéfaits et l'histoire finit là.

C'est à Boukétima qu'est arrivé un fait qui est paru autrefois sur les annales de la Propagation de la Foi. Un bon chrétien chinois paralysé des mâchoires demandait au missionnaire la Sainte Eucharistie. Comme il était impossible de l'introduire dans sa bouche, ce fut toute la réponse qu'on lui donna. Le brave homme, au lieu de renoncer à l'espoir de la Sainte Communion, s'en alla trouver le forgeron et le pria de lui abattre les dents de devant: le forgeron lui rend ce service et le chrétien, se présentant de nouveau à l'église, reçoit la Sainte Eucharistie par l'ouverture qu'il avait fait faire et s'en retourne joyeux et bénissant Dieu. Voilà qui me semble très édifiant, et vous conviendrez, mon bien-aimé frère, que les faits de ce genre sont une consolation et une récompense bien douce pour l'heureux missionnaire qui en est témoin.

Le missionnaire chargé des chinois dans la ville, monsieur Issaly, avait, à notre passage, 300 catéchumènes. Son oeuvre est en bonne voie. C'est lui qui a le soin d'un hôpital chinois de 100 malades environ, chrétiens ou païens, dont le lit est une table et l'oreiller un petit escabeau. Il a souvent le bonheur de baptiser des malades quelques jours avant leur mort.

Vous remarquerez sans doute que je ne parle pas de chrétiens malais ou bengalis. C'est qu'effectivement les malais, comme tous les mahométans en général, sont presque inconvertissables, et il y en a peu qui veulent recevoir notre Sainte Foi. Pour les bengalis, qui sont étrangers à Singapore, ils n'y font extérieurement profession d'aucune religion. L'on croit que parmi eux 200 peut-être ont été baptisés dans leur pays par les missionnaires; mais on ignore quels ils sont, et il est difficile de les amener à s'occuper de leur âme.

Nous ne perdions pas de vue notre fin dernière, nous avions les yeux tournés vers la Chine. Enfin un bâtiment anglais, l'Alice-Maud, qui portait à Canton un chargement de riz, nous accepta pour passagers moyennant 440 francs par personne. Nous étions trois, monsieur Lavigne, monsieur Vénard et moi. Après avoir pris le dernier repas à bord du Philotaxe qui était encore en rade, nous lui fîmes nos adieux, ainsi qu'à nos vénérables confrères de Singapore, et aux deux nouveaux missionnaires qui y étaient arrivés avec nous, nous nous rendîmes à bord de notre Alice-Maud le 28 février, et l'on mit à la voile tout de suite. Nous étions à contre mousson et la traversée des derniers missionnaires nous avertissait suffisamment qu'il fallait nous pourvoir de patience avant tout. D'ailleurs, dès les premiers jours, nous reconnûmes facilement que notre navire, trop chargé, ne marchait pas du tout; car lorsque nous allions notre meilleur train, nous ne faisons guère plus d'un degré en 24 heures, c'est à dire qu'un ânon nous eût suivi sans forcer son pas.

Après 15 jours, nous étions sur les côtes de Bornéo: le calme nous y arrêta. La mer de Chine est extrêmement poissonneuse; les dauphins, les bouïtes, les poissons volants, les vieilles femmes y fourmillent aussi bien que les requins et autres goulus de mer. Or l'eau promenant dans les parages de Bornéo quantité de vieux arbres qu'elle a déracinés, les poissons se réunissent autour de ces troncs dépouillés sans que je sache trop ce qui les y attire. Quoi qu'il en soit, pour utiliser le calme, nous nous fîmes pêcheurs. L'on mettait une chaloupe à l'eau et l'on faisait une visite à tous les vieux troncs des environs. Quelquefois les poissons se tenaient trop enfoncés pour que l'on pût commodément les harponner, et tout au moins après un coup ou deux, il fallait pousser dans un autre quartier; mais pourtant on n'est jamais revenu à vide, et bon nombre de dauphins qui nous ont été servis à table, ont été pour nous les témoins et les gages de l'habileté de notre premier officier. Après le calme nous arriva un vent assez fort et avec lequel on crut pouvoir gagner la côte orientale de la Cochinchine et le golfe du Tonquin d'où un vent d'ouest nous eût porté en Chine. Hélas! Il y avait un affreux courant directement opposé. Chaque jour en faisant de la latitude on perdait de la longitude qui était pour nous plus importante. On poursuivait cependant la direction, dans l'espoir qu'un changement de vent nous tirerait d'embarras; ce changement n'arriva point, et au lieu de passer dans le golfe du Tonquin, nous fûmes entraînés sur les côtes du Cambodge.

Le capitaine pensa à rétrograder vers le sud pour prendre une autre route;

mais en revenant vers le sud il était ramené par le courant vers le sud-ouest, c'est à dire précisément à Singapore. Nous nous trouvions dans un mauvais pas, et l'on parla de revenir jusqu'à l'île de Pulo-Condore y jeter l'ancre, ou même jusqu'à Singapore pour y attendre la mousson favorable qui commence au mois de mai. La Providence nous épargna ce désagrément extrême; en s'éloignant des côtes, l'on trouva que le courant diminuait l'on reprit du coeur, et enfin il vint un courant au moment où l'Alice-Maud repassa au même point que 11 jours auparavant, lorsque l'on s'était cru porté pour le golfe du Tonquin. Il est vrai que nous avions décrit un cercle et que le vent nous avait brisé, le 18 mars, la vergue du grand hunier, et le 19 la grande voile du mât de misaine. Mais encore avions nous été heureux de ne pas laisser nos os à cette campagne de Russie. Depuis lors, nous allâmes vers la Chine assez directement, mais à petite, très petite journée.

Chemin faisant nous apprenions un peu d'anglais. Personne à bord ne parlant le français, c'était pour nous une nécessité de savoir les termes usuels de la langue du capitaine et des officiers. L'un de nous avait appris l'anglais autrefois, un autre l'avait appris à Singapore parce qu'il en aura besoin dans sa mission; le troisième, c'était moi, n'en avait aucune ouverture. Ces deux messieurs furent assez vite au courant. Pour moi, je simplifiais la langue autant que possible, et par ce moyen je pouvais après trois semaines ou un mois, tenir avec le capitaine des conversations de 2, 3, et même 4 heures qui étaient si longues du reste parce qu'il y était souvent question de religion; à la fin du voyage nous nous sommes aperçus que si, vers le commencement, nous avions donné chaque jour deux heures de temps à l'étude de l'anglais, nous l'aurions parlé très convenablement après nos 6 ou 7 semaines de traversée. Mais pour notre propre compte, dans la pensée que l'anglais ne doit pas me servir au Tonquin, j'avais enfermé dans une caisse goudronnée ma grammaire et mes autres livres, afin de m'ôter la tentation d'y occuper mon temps, et de fait je pense n'employer jamais tout l'anglais que je sais.

Le capitaine protestant puseïste, âgé de 32 ans, nous inspira d'abord quelque défiance ... Ses premières conversations sur la religion et d'autres sujets qu'il amenait lui même semblèrent justifier nos appréhensions et nous avertit qu'il ne fallait pas se livrer. Pourtant cela ne dura pas à cause de notre qualité de prêtre catholique; le capitaine avait lui-même contre nous d'assez graves préventions, et s'il s'était permis d'abord un langage peu convenable, c'était dans l'intention de nous éprouver et de voir si nous serions effarouchés. Lorsqu'il eut observé suffisamment nos manières et notre genre de vie, il reconnut que nous n'étions pas tout à fait des loups et nous témoigna clairement qu'il commençait à prendre bonne opinion des prêtres et des missionnaires catholiques. Il fit maintes fois, toujours à notre avantage, le parallèle des missionnaires protestants avec nous et manifesta une grande admiration pour ceux qui s'expatrient sans femme ni enfant, sans espoir de s'enrichir, sans crainte de s'avancer jusqu'au coeur des pays persécutés, et sans pensée de retour. Il est même convenu avec moi que cela n'était et ne pouvait être que dans l'église catholique. Appuyés sur de telles avances, nous fîmes plus hardis envers lui, nous ne fîmes pas de difficulté de lui déclarer dans l'occasion et de lui prouver la fausseté de sa religion: il fit bien des aveux, souvent il accorda tout sauf les conclusions pratiques. Un malheureux principe le retient dans son erreur, c'est que toutes les religions sont bonnes à un certain degré et qu'il n'en faut pas changer. Il a pourtant un frère, comme lui capitaine de navire, qui s'est fait catholique. Cette circonstance et le peu de confiance réelle qu'il a, je crois, dans le principe où il se retranche pour la forme et dont nous lui avons aussi montré le faible, nous donne l'espérance que quelque jour la grâce du Bon Dieu déterminera la conversion de son coeur après la conviction de l'esprit. Mais jusqu'à nouvel ordre il recule devant un changement quoiqu'il eût toujours le dessous dans les discussions religieuses où quelquefois même il prenait le parti de nous laisser exposer la doctrine catholique sans la combattre et sans défendre les points que nous attaquions dans le protestantisme, cela ne l'aigrissait nullement. Nous demeurâmes bons et vrais amis, sincèrement attachés. Il nous traita parfaitement jusqu'à la fin, nous répéta plusieurs fois qu'il n'avait jamais eu de passagers qui lui eussent rendu la vie aussi agréable, que nous lui avions abrégé de moitié la longueur de la traversée, enfin qu'il conserverait de nous le meilleur souvenir. Grand amateur de la musique, il nous conduisait chaque jour dans sa chambre pour y passer au moins une heure à chanter ou à jouer de l'accordéon. Au fond, c'était pour nous une corvée, mais si l'on veut avoir toujours la paix avec tout le monde, il faut faire des concessions et des

sacrifices. Somme toute, notre voyage de Singapore en Chine, comme celui de France à Singapore, a été très heureux, et il y a peut être longtemps que des missionnaires passagers n'avaient aussi bien réussi que nous sous ce rapport. Il est vrai qu'au lieu de 5 mois ou 5 mois et demi que nous pensions mettre pour venir en Chine, nous en avons mis 7; mais cela est indépendant des hommes. Dieu seul commande aux vents: qu'il soit loué et béni! ...

L'équipage de l'Alice-Maud était composé de malais, les officiers seulement étaient anglais. Il y avait à bord 7 passagers chinois, mais avec lesquels nous n'eûmes aucun rapport, parce qu'ils n'avaient pas leur logement dans la dunette et qu'ils faisaient cuisine et table à part. Nous sommes tous arrivés en très bonne santé. C'est le 17 avril que nous avons quitté le navire. Le capitaine, sachant que notre destination ultérieure était pour Hong-Kong, avait cherché à y passer; mais le vent contraire lui en rendit l'abord impossible. Comme nous en étions à 5 ou 6 lieues, nous trouvâmes une barque de pilote qui venait offrir le service pour Macao d'où il fallait encore un autre pilote pour Whampao. Cette barque était de Hong-Kong. Nous lui confiâmes nos personnes et nos effets qui étaient considérables. Le capitaine fut d'une amabilité et d'un zèle sans égal pour faire à ce sujet les meilleurs arrangements et prévoyant que le vent nous retiendrait quelques temps en mer, il nous fit remettre des provisions de bouche. Enfin nous lui dîmes adieux tout en conservant l'espoir de le revoir à Hong-Kong où il pense venir depuis Whampao. A peine étions nous à quelque distance du navire que le chef de la barque nous demanda ce qu'il y avait dans nos caisses. Dans un pays où il n'y a ni douane ni octroi, cette question était fort suspecte. Nous répondîmes que nos caisses étaient remplies de livres: et réfléchissant que les îles qui nous environnaient de tous côtés étaient des repères de pirates qui feignant d'être pêcheurs montraient dans l'occasion qu'ils ne sont que des brigands, nous commençâmes à regretter d'avoir donné notre confiance un peu à la légère. Nous fîmes le recensement du personnel de la barque, il y avait à peu près la force de 6 hommes robustes divisés en 9 personnes. Trois français pouvaient se battre au besoin contre 9 chinois, du moins c'était ma conviction, mes confrères pensaient autrement, mais nos hommes pouvaient appeler par un signe d'autres voleurs, faire tous les semblants d'une barque victime, pour partager le butin et nous laisser où bon leur eut semblé! Nous étions dans un vrai danger mais nous faisons le lendemain dimanche le Patronage de Saint Joseph, patron particulier des missions de Chine, nous eûmes confiance dans Saint Joseph et Saint Joseph nous fit arriver sains et saufs. En ayant soin de nous cacher lorsque des barques étrangères nous rencontraient, pour ne pas indiquer qu'il y avait du butin à faire, nous restâmes sur le gui-vive jusqu'à la nuit. La nuit venue, nous allâmes simuler un peu de sommeil sur nos malles, et enfin à 9 heures du matin le 18 avril, nous étions dans la rade de HongKong. Vers 7 heures nous étions rendus à la procure de notre congrégation, au milieu de nos confrères qui nous reçurent avec la plus parfaite cordialité et fraternité. Ils furent assez étonnés que rien ne nous fût arrivé sur notre barque, mais cela ne fit qu'augmenter la joie d'une heureuse traversée. Après avoir dit nos messes avec le bonheur qu'on trouve au Saint Sacrifice quand on a passé 50 jours, y compris la semaine sainte, sans le célébrer et sans y assister, nous apprîmes les nouvelles de France et des missions. Pour les dernières la principale est la guerre des rebelles en Chine; après avoir occupé le midi de l'empire les révoltés ont marché sur Houtchamfou, la plus forte place de la Chine, dit-on. Après l'avoir emportée d'assaut, ils l'ont abandonnée spontanément pour aller à Nankin, l'ancienne capitale. L'empereur effrayé fait des proclamations à ses sujets et demande le secours des canons européens; les français et les américains le refusent, les anglais aussi croit-on. Depuis une semaine l'on regarde comme certain, l'on donne même comme officiel, que Nankin est pris et l'on ajoute que l'armée des rebelles poursuit sa marche sur Pékin. Il paraît très probable que l'empereur n'osera pas l'attendre et qu'après avoir laissé la garde de sa capitale aux mandarins, il se retirera en Tartarie. Le triomphe des rebelles apparaît presque assuré. Ces hommes-là dont le noyau n'était que des brigands sont audacieux, les troupes chinoises formées n'osent même les regarder en face; il n'y a que les tartares amenés par la dynastie régnante qui se fassent tuer par eux; Les chinois trouvent que ces rebelles ne se battent point comme d'autres chinois; ainsi à Houtchamfou ils ont miné les murailles, ce qui a jeté la stupéfaction dans la garnison. Ces ruses font croire que les rebelles ont parmi eux des européens, ou qu'au moins ils ont été instruits par des européens.

S'ils sont victorieux jusqu'à la fin, ils établiront une nouvelle dynastie

que la Chine acceptera volontiers pour se délivrer de la dynastie régnante qui est tartare; cet événement peut avoir une portée immense pour les affaires religieuses de l'Asie. Les rebelles abattent toutes les pagodes, c'est à dire tous les temples d'école; ils ont pour cela une compagnie de démolisseurs; mais ils respectent les temples des religions européennes, le chef de cette armée formidable a eu des rapports avec un ministre protestant qui depuis le commencement de la guerre a disparu, ce qui fait supposer qu'il est avec les rebelles: le même chef fait des proclamations où il parle absolument comme un protestant sur les questions de la création, du déluge, de la religion du Christ, etc. Il est fort possible que l'idolâtrie dont la Chine est le soutien voit sa fin au moment où elle paraissait avoir le plus de vie et cela par une invasion analogue à celle de Mahomet. La Chine ainsi protestantisée par le sabre serait-elle plus facile à amener à la vérité catholique? Dieu le sait. Mais en attendant, voilà les faits que la Providence permet. La franc-maçonnerie est pour beaucoup dans cette guerre; elle est peut-être plus avancée en Chine qu'en Europe. Une autre chose importante pour les missions c'est que monsieur Maistre, non pas celui de Singapore, après avoir tenté pendant 12 ans l'entrée de la Corée finit par y pénétrer. L'expérience lui ayant appris ce que valait une lettre de ce pays, il avait promis de faire tout pour donner promptement des nouvelles; il n'en est pas venu; de même, un catéchiste coréen avait dit précédemment que si, à une époque donnée, il n'était pas de retour à certain endroit, c'est qu'il aurait été mis à mort. Il n'a point paru; il est très possible que ce soient autant de martyrs. Les dernières nouvelles de la Corée sont de 3 ans. Pour le Tonquin, il n'y en a pas depuis le martyr de monsieur Bonnard. De deux courriers catéchistes qui étaient venus à Hong-Kong de la mission de monseigneur Retord, l'un est reparti, l'autre m'a attendu.

Enfin, 6 jours avant notre arrivée à Hong-Kong, la jonque régulière partait de Whampao pour le Tonquin. Afin d'en profiter au cas où nous arriverions à temps à Whampao, mon brave Simon s'y est rendu pour me recevoir et m'emmener. Puisque nous sommes à Hong-Kong, il va venir m'y rejoindre et attendre avec moi une autre occasion qu'on espère trouver dans six semaines ou deux mois ... Dans l'intervalle, j'apprendrai avec lui à la fois le tonquinois et les caractères chinois. Nous nous entendrons par le latin. Comme les lettres à mon adresse sont allées à Whampao avec mon courrier, je ne les ai pas encore et il se peut faire que je n'y réponde pas cette fois-ci pour ne les avoir pas lues avant le départ de la malle. Je ne terminerai pas encore ma lettre si j'osais charger davantage les dépêches du ministère. J'écrirai à d'autres membres de la famille et à d'autres personnes, si cela se pouvait sans faire payer un port considérable mais cela ne se peut aujourd'hui. Ce sera remis au mois prochain. Sur les deux malles qu'il y a maintenant pour moi, il n'y en a qu'une pour laquelle nous jouissons du privilège de la franchise. Veuillez envoyer cette lettre aux autres parents et dire à soeur Onésime que je pense lui écrire à elle le mois prochain. Je serai obligé de n'écrire habituellement qu'une lettre que j'adresserai tour à tour aux divers membres de la famille. Je n'ai pas perdu de vue la promesse que j'ai faite d'écrire à d'autres personnes. Je me crois tenu de dire un mot à mon frère de Theuley à qui je n'ai encore rien adressé. Adieu mon bien cher frère. Je vous embrasse de tout coeur et toute la famille de même, à commencer par vos voisins, Alexandre et Séraphine. J'ai hâte d'avoir des nouvelles de Claude...

Votre frère bien aimant

Joseph Theurel, missionnaire apostolique

Le 21 avril

Je viens de recevoir des lettres de France, de Pinang, de l'Inde, de Singapore, de Siam (monsieur Claudet de Besançon qui fait des avances), de Canton, du Tonquin même, sans parler de celle que Claude m'écrit de l'Afrique et qu'avec les deux de François et d'Elisabeth, il m'a fait le plus extrême plaisir ... J'ai quelques nouvelles de monseigneur de Besançon datées du 19 novembre de l'an passé ... Allons, tout va bien. Adieu à tous, priez pour moi et ne craignez pour moi pas plus que moi-même. Je suis tout à vous tous.

Joseph Theurel

original MEP 39, 530421T

1***

Dieu seul!

Hong-Kong le 21 avril 1853

Mon bien cher frère,

Nous sommes arrivés en Chine après une traversée de 48 jours depuis Singapore, et ce voyage comme celui d'Europe, quoique très long, a été agréable. J'adresse une longue lettre à mon frère de Reims qui devra vous la faire passer plus ou moins promptement. Je me propose de vous adresser à vous la première lettre du Tonquin qui peut-être ne sera pas la plus dépourvue d'intérêt; aujourd'hui afin de ne pas charger les dépêches outre mesure et pour ne pas envoyer par la poste, je n'écris pas à qui je voudrais, pas même à nos parents. Veuillez leur faire part de cette petite lettre en attendant la grande. J'ai reçu les deux que m'ont écrites François et Elisabeth avec celle de Claude et toutes m'ont fait le plus extrême plaisir. Les sentiments qui y sont exprimés m'édifient autant qu'ils me touchent. Merci beaucoup à chacun de ceux qui ont écrit leur petit mot, à Maman, à Papa, à Berney, à la petite Marie ... Le jeune Berney veut, comme le dit Elisabeth, venir me trouver au Tonquin, ou avant ou après ma mort; l'on doit non pas l'engager, mais le laisser penser et faire comme le bon Dieu voudra. Je n'avais que 11 ou 12 ans, lorsque la carrière des missions a commencé à fixer mes affections et mon coeur; et je n'avais pas d'oncle missionnaire. Si François avait un enfant, et moi un neveu, que le bon Dieu appelât à me suivre, nous devrions en être bien content et heureux dans le Seigneur. Ceci est écrit prématurément, mais qui peut dire que je vous écrirai encore longtemps. Je le dis d'ailleurs surtout parce que la perspective d'une vocation telle que celle des missions soutient et encourage un enfant et un jeune homme dans la vertu et ses difficultés; c'est pour cela qu'il faut se garder de contrarier de telles pensées. Si ce ne sont que des rêveries cela s'éclaircira plus tard.

Je suis bien heureux de la manière dont les choses vont à Cintrey pour l'instituteur puisqu'il prend pension chez François, je lui souhaite un cordial bonjour et lui serre la main. Répondez à Elisabeth: que, quant à sa demande d'un signe de ma part en cas de mort, la pensée m'en est déjà venue plus d'une fois; mais cela n'entre pas ordinairement dans le dessein de la Providence. Cependant, si Dieu le permettait, j'en serais heureux. Toutefois il ne faut se préoccuper de rien de semblable, l'imagination pourrait jouer des tours. Que l'on dise à Claude combien sa lettre m'a fait de plaisir et que j' y répondrai tôt ou tard, quand il sera possible de caser cette lettre réponse dans les dépêches du ministère (franco).

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de vos paroissiens que j'aime tant, aux familles Durand, Etienney, Mennetrier, Jolivet. .. Offrez mes respects à M. M. les curés ... Si vous avez l'occasion, aux familles Garnier, Vitor, Joly, Couterret de Tincey. Bonjour particulier à Rose.

Je prie nos parents d'offrir tous mes sentiments à Mme Roudot, à la famille Berney, à la famille Demongeot, à chez Lessort, Gérard, aux dames Bourgeois, aux deux familles Thierry.

Je suis enchanté de la détermination que Louise a prise après sa soeur. Mon respect à la soeur Mignot. Un souvenir aux gens de la Rochelle. Vous ne pourriez croire combien je suis attaché à tant de bonnes personnes et combien je les remercie des prières qu'elles font pour moi.

Dieu nous conserve tout en sa grâce, dirige tous nos pas et nous réunisse tous en son saint Paradis!

Adieu mon bien cher frère, adieu mes bien aimés parents, (au revoir à Papa et à François puisqu'ils pensent ainsi), je vous embrasse tous depuis Piercourt jusqu'à Cintrey, avec une affection qui est plus vaste que la mer et les terres qui nous séparent de corps et non de coeur. Je suis tout à vous

Joseph Theurel, Missionnaire apostolique

Courage et confiance.

original HEP 40 ; 530726T

0***

M. le curé de Theuley

Dieu seul!

Hong-Kong en Chine, le 26 juillet 1853

Mon bien cher frère,

J'ai reçu votre lettre du 19 mai le 19 courant et quoiqu'il m'en soit arrivé déjà de très agréables depuis que je suis en Chine, je ne crois pas qu'aucune m'ait apporté tant de jouissance et de bonheur que la vôtre. Toutes les nouvelles que vous m'avez données soit sur la famille, soit sur l'église, soit sur la France, étaient d'ailleurs excellentes, il semblait qu'il n'y avait rien à désirer de plus; mais votre coeur fraternel a su ajouter à cela des agréments et des charmes inappréciables pour le frère si éloigné mais trop heureux qui est l'objet de vos sentiments. Que Dieu vous rende en consolations et en grâces le plaisir que vous m'avez fait. Je souhaiterais que votre genre fut celui de toutes les lettres qui me viendraient de la famille, et par celle que j'ai déjà reçue j'espère qu'il en sera ainsi. Je vous remercie en particulier du soin que vous avez mis à me dire un mot de nos parents, de chacun de nos frères et soeurs, beaux-frères et belles-soeurs, puis de quelques amis. Ces détails sont précieux de si loin. La seule chose fâcheuse que j'ai trouvée dans votre lettre, c'est l'article qui concerne votre santé. Il paraît que votre estomac fait mal son service. Afin de l'amener à de meilleures dispositions, il est bon non pas de le mettre à la salle de police et de le traiter durement, mais d'avoir pitié de son état et de le guérir insensiblement par un régime assorti à sa faiblesse.

Par ma lettre même vous voyez que je suis encore en Chine. Je pense partir pour mon Tonkin dans deux mois environ, c'est-à-dire vers l'époque à laquelle vous lirez ces lignes ... Il est venu des nouvelles de cette chère mission depuis le mois dernier. La persécution n'y est pas vive en ce moment, et malgré les édits, un bon nombre de mandarins sont dans la disposition de ne poursuivre les missionnaires qu'autant que leur tolérance compromettrait leurs responsabilités auprès du roi. Quoique celui qui prenne un européen et le dénonce reçoive 300 taëls, ou 2 400 francs, fortune considérable pour le pays, les traîtres sont rares et lors même qu'un missionnaire est dénoncé, et bloqué par le mandarin dans le village receleur, tout n'est pas perdu. Les vieux missionnaires surtout savent parfaitement se tirer d'affaire, soit en donnant le change, soit en fuyant par le fleuve ou par des sentiers détournés. Les femmes sont souvent d'un grand secours. Ainsi il est arrivé que Monseigneur Retord et un autre missionnaire étant bloqués dans un village, 2 000 femmes chrétiennes se réunirent, marchèrent en armes vers les prisonniers, et les ramenèrent en triomphe à la barbe du mandarin et de ses soldats à qui la décence ne permettait pas de se battre contre des femmes. Le plus jeune des pères, M. Salinier d'Alby est mort de la peste le 8 mai dernier. Il y avait à peine 18 mois qu'il était dans la mission. Cette mort si prématurée, jointe à celle des deux martyrs de 1851 et 1852, réduit à cinq le nombre des missionnaires du Tonkin occidental, non compris l'évêque et le coadjuteur et encore l'un des cinq, M. Legrand de Nantes, vient d'arriver à Hong-Kong pour se remettre à la procure de ses 8 ou 9 années de mission passées presque en entier dans la compagnie des fièvres et autres maladies. Sans parler de plusieurs blocus dans lesquels il a souffert et d'où la Providence l'a tiré quelquefois assez merveilleusement, il a été trois fois en expédition chez des sauvages où les missionnaires ne sont jamais allés sans en revenir malade, il a vécu trois fois les Derniers Sacrements, et enfin exténué de fatigue, il s'est décidé à venir remonter son tempérament en notre mission de Hong-Kong pour retourner au Tonkin l'année prochaine au cas où il ne pourrait retourner, il irait probablement dans quelque autre mission. C'est là un brave soldat. Lorsqu'il est arrivé ici, quatre pas faits en montant l'obligèrent à faire halte: les oreilles tintaient, les yeux se brouillaient, la machine était toute troublée. Nous pensions qu'il faudrait l'enterrer sous peu. Mais il a fort heureusement repris le dessus et aujourd'hui il est déjà de taille à faire une lieue à pieds. En venant du Tonkin, malgré les 200 piastres ou 1 200 francs, qu'on a extorqués à la mission pour son passage, il a failli être jeté à la mer par les chinois de la barque; d'un autre côté les pirates ont toujours été à leurs trousses et ont dépouillé trois jonques sous leurs yeux;

enfin il n'y a pas de misère que ce pauvre missionnaire n'ait essuyée. Cela ne m'annoncerait rien de bon pour mon propre voyage. Mais il faudrait vous détromper, si vous pensiez que cela me fait peur. Vous vous souvenez que je suis arrivé en Chine 5 ou 6 jours après le départ pour le Tonkin de la plus grande jonque qui y fasse le commerce. Elle avait environ 50 hommes d'équipage et 17 canons. L'on désirait vivement que je pusse m'embarquer par ce navire qu'on regardait comme le plus sûr de tous. Le bon Dieu, qui voit plus loin que les hommes, n'a pas permis que j'arrivasse à temps, parce que cette jonque devait être pillée. M. Legrand l'a trouvée à l'embouchure du fleuve du Tonkin et il a appris qu'après une demi-journée de combat, elle avait dû se rendre aux pirates et pour sa raison donner sa cargaison de thé et son argent. Si j'avais été à bord, comme l'on croit que tout européen est riche, on aurait commencé par s'emparer de mes caisses. Dieu soit béni d'avoir veillé à cela! Maintenant si je suis pillé, il y aura du moins quelque chose que les pirates n'auront pas: c'est ma patène. Un domestique infidèle nous a volé à la maison trois patènes, une custode, un pistolet et quelques petits objets. J'en suis pour ma patène, un miroir et 24 sous anglais qui formaient deux tiers de ma bourse. Quoiqu'on soit comme certain de connaître le coupable que l'on a renvoyé, l'on n'a pas retrouvé les objets déjà vendus probablement, et je vais prier M. Charrier de me faire confectionner une patène. Mon calice sera inusité pendant un an, mais les décès en ont laissé au Tonkin plusieurs sans emploi. J'ai été encore bien heureux de ne pas perdre mon petit pistolet, souvenir de première messe. Cette petite spoliation du reste, me prépare aux grandes déprédations si je suis obligé d'en subir, et sous ce point de vue, elle a bien son avantage. Et puis, si maintenant l'on me prend mon calice, la patène que je vais commander sera sauvée. N'est-ce pas bien raisonner? Qu'en pensez-vous?... Il n'y a pas de nouvelles un peu certaines de la grande affaire de la Chine, la guerre des rebelles. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils sont toujours maîtres de Nankin. Mais comme ils sont stationnaires pour le moment, le prestige se dissipe, et leur succès définitif est bien douteux. Du reste, ce sont des brigands, à ce qu'il paraît, aujourd'hui comme à l'origine, et quoiqu'ils se prétendent chrétiens, ils sont plutôt mahométans, et ils persécutent les catholiques dans l'occasion. Hier un capitaine portugais nous disait qu'il y avait parmi eux 8 ou 9 européens, canailles de toutes nations, qui peut-être ont fait le succès des révoltés. En attendant, le peuple souffre beaucoup. Quant à nos missions de Chine, nous avons appris que Monseigneur Albrand, vicaire apostolique de Houei-Tcheou, est mort sans laisser de coadjuteur. M. Berny étant le plus ancien missionnaire doit administrer le vicariat jusqu'à la nomination d'évêque. Vous me demandez mon cher frère si je n'aurais pas à ma disposition un daguerréotype pour vous envoyer mon portrait pris sous le costume annamite. Je pourrais le faire absolument, car il y a présentement un daguerréotype à Hong-Kong; mais comme probablement ce serait quelque portrait fort médiocre payé très cher, et que je n'ai pas d'argent, je ne le ferai pas. D'ailleurs il y aurait peu de différence avec le portrait fait il y a un an. J'avais pris un peu de bonne mine dans la traversée, la chaleur me l'a fait perdre. Je n'ai que la barbe qui pourrait changer ma physionomie. Vous auriez désiré voir mon nouveau costume, mais plus tard je vous le dépeindrai si bien que ce sera la même chose. Maintenant je porte encore la soutane, au moins à l'extérieur; et à la mission une toge chinoise d'un blanc tant soit peu jaune et dont je crois vous donner quelque idée en vous rappelant la blouse de ce pauvre Chantôme qui courait en passant sous l'arche d'entrée de la Rochelle de peur qu'elle ne s'avisait de lui tomber dessus. Seulement cette toge est fendue de bas en haut sous le bras droit et porte cinq boutons. Nous la prenons pour n'avoir pas aussi chaud. La température moyenne de l'endroit le plus frais de la maison est de 30 degrés centigrades. Au soleil il y a pour faire sauter la cervelle à un européen, et on a des exemples de cette nature. Les annamites qui sont ici me disent qu'il fait un peu plus chaud au Tonkin qu'à Hong-Kong; mais je crois que ce n'est pas courant. Notre nourriture est à peu près européenne. Bientôt je vais apprendre à manoeuvrer des bâtonnets pour le temps où je mangerai le riz à l'eau et le poisson. Tout à l'heure je vous ai parlé au pluriel des annamites qui sont ici. M. Legrand de la Lirage, mon vénérable confrère, en a amené un du Tonkin avec lui. Je le prendrai pour m'en retourner; aussi bien que celui qui m'attendait depuis si longtemps. Les braves catéchistes sont charmants: ils sont dans la maison des missionnaires comme les enfants de la famille. Il n'en est pas ainsi des chinois en qui l'on ne trouve pas de cœur, rarement de dévouement.

Oh! Qu'il est bon, mon cher frère, de tourner toute notre application à l'affaire de notre salut! Et que ceux-là sont heureux qui aiment Dieu en tout

leur coeur! J'espère bien que tous les membres de notre famille pensent au rendez-vous que nous nous sommes donné au Ciel et font leur effort pour n'y pas manquer. Non! Que personne n'y manque! Cela dépend de nous: pourquoi ne ferions-nous pas ainsi? Prions bien les uns pour les autres. Je suis bien heureux de savoir que vous ne m'oubliez jamais dans votre *memento* suivant la convention passée entre nous; soyez assuré de ma fidélité. Depuis six semaines j'ai mon intention libre aussi dans mes messes; j'en ai dit pour vous, pour toute la famille, et beaucoup d'amis.

Veillez offrir mes sentiments d'affectueux respect à MM. les curés, sans oublier M. Joly, à toute votre paroisse, aux famille Durand, Jolivet, Ménétrier, Etienney, Vitot, Garnier, Contant, Couterret, Berney, Bougeois, Thierry, Demougeot, à toutes les bonnes gens de la Rochelle, à la maîtresse Melle Pandot que je félicite de sa vocation, à Rose, à ma tante Grujard, à M. Champreux, à Mme Rondeau, tout cela dans l'occasion. J'écrirai prochainement à Marie. Souvenez vous qu'en fixant à mon départ que l'on m'écrirait de tel endroit à telle époque, je n'ai pas entendu qu'on ne devait pas faire davantage, mais qu'il ne fallait jamais faire moins. Autrement je serai quitte aussi pour quatre lettres par an; je pense faire plus que cela, si quelqu'un a le bon coeur de m'écrire deux fois par an ou davantage ce sera très bien. J'espère qu'Alexandre ne se tiendra pas tout à fait en dehors, de même que j'espère lui adresser quelques lettres. Au revoir à tous. Je vous embrasse cordialement en fils frère et oncle tout aimant. Votre petit missionnaire

Joseph Theurel

Ma santé est très bonne en ce moment!

Je vous remercie du projet bienveillant où vous êtes de m'envoyer vos intentions de messe. Il y en a au Tonkin. Il paraît que cette mission aura cette année peut-être bien 2 000 baptêmes d'adultes. C'est bien plus que le double des meilleurs résultats obtenus dans aucune autre mission. Je vous prie de brûler le catéchisme des deux Sicile que j'ai donné à Pierre: malgré son titre il a été fait à Paris par le janséniste Gourlin. Faites-moi donc le plaisir d'acheter en revanche pour vous et sur ma recommandation "Pratique du zèle ecclésiastique" par M. Dubois un volume in 12 chez Lecottre Je l'ai lu et je l'ai trouvé excellent.

Adieu ...

original 41 ; 540727T

*1*** + noms à la fin*

A faire passer à Ecouen, Cintrey, Theuley, Piercourt, Reims, Cormicy, à Mme de Féletz

J.M.J.

M. Theurel

Curé à Theuley (Haute-Saône)

Tong-King, le 27 juillet 1854

Mon bien cher frère,

J'ai reçu le 28 novembre 1853, la lettre par laquelle François m'apprenait le nouveau vide que la mort a fait dans notre famille, en nous enlevant notre chère Elisabeth. Mais je n'ai pas reçu encore la liste que vous m'annonciez à la même époque. C'est qu'il se passe souvent plusieurs mois sans qu'il y ait en Chine d'occasion pour le Tonquin, de même qu'il se passe quelquefois un long-temps sans que nous ayons d'occasion pour la Chine. Un navire s'étant annoncé pour le commencement de février, je me propose de lui confier quelques lettres et je commence par celle-ci. D'abord j'avais eu la pensée, pour respecter la douleur commune que nous éprouvons pour la mort de notre soeur, de ne rien écrire cette fois - que ce qui a rapport à cette pénible nouvelle, mais je me suis ravisé et j'ai pensé qu'il valait mieux, en faisant pour François une lettre particulière, vous écrire à vous comme si rien n'était, sans donner à la petite relation que je vous ai promise la couleur de la tristesse.

La suscription de la lettre vous a déjà appris que je ne suis ni noyé ni décapité mais plein de vie au Tonquin. Mais cela ne me dispense pas pour autant de vous raconter un peu par quelle aventure j'ai passé et surtout quel soin le bon Dieu et la Sainte Vierge ont pris de moi.

Dans ma dernière lettre, datée de Macao, et adressée à mon frère de Reims, je disais qu'après avoir quitté Hong-Kong le 24 août, j'étais monté à bord de la jonque chinoise le 29 suivant, à Canton, et que pour le moment nous étions arrêtés à Macao. Suivant les chinois, la relâche ne devait être que de deux ou trois jours, mais ce que disent les chinois n'est pas toujours vrai, et ce n'est pas le seul défaut qu'ils aient de commun avec les crétois que Saint Paul qualifie dans l'épître à Tite. Nous restâmes à Macao 10 jours. En quittant cette ville autrefois très florissante mais qui s'ensevelit peu à peu, depuis que les anglais ont fondé Hong-Kong, nous avions avec nous huit embarcations qui en réalité devaient nous suivre pour rester sous la protection de nos 22 canons, mais qui aussi par leur nombre, devaient frapper l'imagination des pirates et les dissuader de s'attaquer à nous. L'on se réunit donc en mer le 10 septembre. Comme on avait pris à Macao de nouvelles marchandises, mon logement à bord fut changé. Si vous vous en souvenez, celui que j'avais en premier lieu n'était pas trop brillant: le nouveau eut 5 pieds de long, près de 4 pieds de large et environ 2 pieds 3 pouces de haut. J'habitais là avec l'un de mes catéchistes, tandis que l'autre était dans un compartiment voisin avec les quatre chrétiens annamites dont j'ai parlé dans mes lettres de Chine. Les lumières étaient tellement ménagées dans mon trou que, à mes repas, c'est à dire à huit heures et demi et à quatre heures et demi environ, il me fallait souvent allumer la lampe. Grâce au même secours, je pus toujours réciter mon Bréviaire. Quant à la manière de passer mes journées, attendu que je ne pouvais pas m'asseoir, je demeurais couché sur ma natte, et dormais le plus que pouvais. C'est la chose saillante de ce voyage. Cependant je fis peu à peu connaissance avec les chinois, et leur esprit ne se tourna pas à me vexer; ils furent seulement curieux et importuns mais comme je me laissais voir pour rien, nous n'eûmes pas de sujet de brouillerie! Non content de savoir que j'étais européen, ils m'accablaient de questions pour connaître, ma profession, mon nom, mon savoir-faire, mes desseins, ma fortune. Ils avaient remarqué que mes caisses étaient nombreuses et pesantes; ils en concluaient que j'étais très riche. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils se trompaient. Ils ne voulaient pas croire que j'eusse à peine 24 ans: c'est que dans ces pays-ci le peu de barbe qu'on voit sur les visages n'est pas très précoce d'ordinaire. Comme la plupart d'entre eux étaient des marchands

faisant régulièrement le commerce du Tonquin, ils en savaient la langue, et le peu que j'en savais moi-même faisait que nous parvenions encore à nous entendre. Mais lorsque je ne voulais pas répondre, il m'était facile de dire que je ne comprenais pas la question, et tout était fini.

Nous étions à peine à 30 ou 40 lieues de Macao que nous pûmes reconnaître 6 bateaux de pirates; je crois qu'ils nous suivirent pendant une nuit afin de voir si les raisins étaient bons à manger, et après nous avoir considérés à loisir, ils trouvèrent qu'ils étaient trop verts et nous laissèrent aller en paix. Plus tard nous rencontrâmes encore tantôt 3, tantôt 4 navires pirates; mais ils n'osèrent pas non plus nous approcher. Par devers moi je pensais que si ces pirates avaient eu un peu de coeur, ils auraient assez facilement pris notre jonque avec tous ses canons, parce qu'il n'y avait pas à notre bord un homme capable de pointer une pièce d'artillerie; mais c'est que chinois contre chinois, cela se compense. Toutefois lorsque nous avions des pirates en vue, nous tirions quelques coups de canon pour leur faire savoir que nous avions de quoi recevoir leurs visites; puis les chinois faisaient leurs superstitions que d'ordinaire il me fallait supporter matin et soir. Tantôt chargeant une table de riz, de thé et de différentes autres choses, sans oublier d'y mettre aussi les bâtonnets pour manger, ils allumaient une petite baguette par laquelle ils prétendaient fixer le siège de leur diable, et après neuf saluts divisés en trois temps, ils jetaient un peu de papier allumé à la mer et finissaient par manger les mets, vu que le démon se contentait d'en avoir l'hommage. D'autres fois, plaçant leurs petites baguettes à l'avant, au centre et à l'arrière du navire, ils offraient leurs papiers prétendus dorés, pensant attraper le diable en lui faisant passer tout cela pour du bon argent; mais le diable les attrape toujours en ce qu'il obtient leur adoration et en fait les victimes de son orgueil. Lorsque nous manquions de vent, les chinois avaient coutume de se mettre à siffler pour en faire venir, je m'en amusai bien, mais je n'avais garde de le faire voir, c'eût été m'exposer sans utilité au danger de brouiller les affaires. Je menais ma petite vie tout seul, sans me mêler de ce qui ne m'était pas confié, mangeant mon riz quand on me l'apportait. Ce riz dans les commencements avait bien de la peine à descendre le long de la gorge; je l'avais prévu; mais la petite provision de pain que j'avais faite à Macao fût moisie au bout de quelques jours. Malgré cet inconvénient le pain était encore pour moi du dessert, et lorsque mes deux catéchistes ne le trouvaient bon que pour les rats gigantesques qui venaient jusqu'à nous mordre les pieds pendant la nuit, moi je le disputais encore à ces petits pirates du dedans. Mais ce qui me fit le plus de bien dans le voyage, ce furent quatre petites bouteilles de vin que j'avais prises aussi à Macao, et qui durèrent jusqu'à l'arrivée au Tonquin. J'ai vite appris à manger aux bâtonnets, c'est beaucoup plus prosaïque qu'on ne se le figure généralement.

Le treize septembre au soir, la veille de l'exaltation de la Sainte Croix, notre jonque mouille en face de l'île de Sancian, où mourut Saint François Xavier. Au coucher du soleil je découvris facilement les restes blanchis de l'ancien tombeau du Saint Apôtre que les portugais avaient placé sur l'un des points les plus élevés de l'île. On y avait aussi bâti une église; mais tout cela est en ruine, et Sancian n'est aujourd'hui qu'un repaire de pirates. Cependant nos missionnaires de la province de Canton pensent à faire revivre cette chrétienté, et j'espère que ceux qui passeront là dans quinze ans auront la consolation d'y retrouver la croix que Saint François Xavier y avait plantée. Quatre jours après nous avions devant nous la capitale de la grande île de Haï--Nan où deux missionnaires de notre congrégation souffrent pour la foi bien des vexations de la part des païens qui un jour en particulier leur ont brûlé tout leur avoir et les ont réduit à la dernière nécessité. Notre jonque s'arrêta encore là pendant deux jours et trois nuits pour y faire un peu de commerce. Il paraît que les gens de ce pays sont assez simples, car il y eut deux jeunes hommes de l'île qui, étant montés à notre bord, eurent la bonhomie de me prendre pour un véritable annamite. Parmi toutes les personnes qui ont pu considérer ma physionomie pendant le jour, ce sont, je crois, les deux seuls qui s'y soient trompés jusqu'à présent.

Nous repartîmes de Haï--Nan le 20 septembre au matin. Nous avions un vent contraire, l'on fit fausse route, à ce qu'il paraît: la nuit suivante, comme je dormais fort tranquille et confiant dans la Providence, je fus éveillé tout à coup par un immense cri que poussèrent les chinois. La jonque avait touché, et nous étions plantés sur je ne sais quoi. L'épouvante était grande, et tous les hommes de l'équipage criaient à tue-tête, une nuit très sombre augmentait encore la confusion. Pour moi, retiré dans mon trou, je songeais que d'ordinaire les

navires ne touchent pas pour s'amuser, mais qu'en ces cas là souvent l'on perd corps et biens; en conséquence je me disais qu'il faudrait peut-être bien s'ensevelir là, près du Tonquin, et sans l'avoir vu. Je préparais donc mon âme à tout événement; cependant me souvenant qu'il est rare que les missionnaires périssent en se rendant à leur mission, j'espérais encore. Je promis à la Sainte vierge trois messes si j'arrivais au Tonquin, dussé-je y aborder à la nage et dépouillé de tout. Je suis bien sûr que l'on priaît pour moi en France. Il était environ 5 heures du soir à Paris. C'est pour cela que la Sainte Vierge voulût bien penser à nous et nous tirer d'embarras. Après deux heures d'angoisse, le bateau fût remis à flots, et se trouva sans avarie. Il faut rendre aux chinois ce témoignage que s'ils crièrent comme des ânes, ils travaillèrent" comme des lions. Une fois dégagés, nous revînmes nous cacher dans un fleuve de Haï-Nan, d'où nous repartîmes le jour suivant; mais, comme le chat échaudé craint même l'eau froide, un peu de vent fit revenir les chinois une seconde fois jeter l'ancre à l'embouchure du fleuve. Enfin l'on se remit en marche tout de bon et le 25, nous étions en vue de la terre du Tonquin. Je ferais mieux de dire en vue des pierres, car nous voyageâmes toute une journée à travers des rochers coupés à pic qui ont à leur pied une mer profonde et sur lesquels on ne trouverait pas un pouce de terre: il paraît que la mer a mangé ce pauvre pays peut-être dès avant le déluge. Quoiqu'il en soit, je crois n'avoir jamais rien vu de si extraordinaire que ces rochers du Tonquin oriental. Le 26, au matin, comme nous étions déjà entrés au port, l'un de mes catéchistes descendit à terre afin de pourvoir à mon entrée dans le pays. Pendant toute la journée, un fonctionnaire de la ville vint par deux fois pour visiter le navire; mais, comme le capitaine avait eu la bonne pensée de s'en aller pour 48 heures, l'on n'osa pas procéder à la visite du navire en son absence; toutefois l'on avait fermé l'entrée de ma maison avec toutes sortes d'effets et de marchandises pour me mettre aussi en sûreté que possible. La nuit suivante, deux barques chrétiennes vinrent me chercher avec toutes mes caisses et je fis mes adieux aux chinois. Je laissais avec eux un petit tonquinois bien intéressant. Un jour qu'en sa qualité de cuisinier il faisait les superstitions d'usage, je lui dis qu'il adorait le diable: ça le fit rougir et depuis il s'arrangea de manière à s'exempter de faire ses diableries. Mes catéchistes lui parlèrent un peu de la religion chrétienne, il promit d'abandonner la jonque un mois après l'arrivée au port, de venir me trouver en un lieu indiqué et de se faire baptiser. J'aurais bien voulu l'emmener de suite avec moi, sa conversion eut été plus sûre; mais mes catéchistes craignant de faire crier les chinois, craignant entre autres que ce jeune païen ne s'avisât de nous trahir en chemin, je le laissai au navire; et depuis je n'en ai plus entendu parler. Les quatre chrétiens qui étaient venus de Chine avec moi s'en allèrent tranquillement chez eux à pied tandis que je pris ma direction vers la résidence de Monseigneur Hermosilla, évêque dominicain espagnol du Tonquin oriental. J'y arrivai en moins d'une journée sans incident et y fût reçu par Monseigneur avec une bonté et une cordialité qui ne peut pas facilement s'exprimer. Monseigneur fit venir le père pro vicaire et Monseigneur le coadjuteur dès le lendemain et l'on se réjouit en l'honneur du nouvel arrivé. J'ai du rester là douze jours avant de pouvoir passer au Tonquin occidental: pendant cet intervalle arrivèrent de Macao deux nouveaux pères dominicains avec qui l'on se réjouit de plus belle. Lorsque je me disposai à partir avec l'un de ces pères destiné au Tonquin central, un mandarin militaire vint se promener sur le fleuve avec l'air d'un homme qui sait quelque chose: nous le laissâmes promener à son aise et la nuit suivante nous partîmes tout de même. Des deux barques qui nous avaient été envoyées, une seulement nous était parvenue, parce qu'un mandarin s'était avisé de les poursuivre je ne sais trop sous quel prétexte et l'une avait rebroussé chemin. Au village de Monseigneur Hermosilla une petite barque s'était proposée pour suppléer celle qui manquait, puis providentiellement elle se dédit, et nous partîmes laissant après nous la moitié des effets. Vers le milieu de la nuit suivante, qui était la nuit du 9 au 10 octobre, nous fûmes assaillis en mer par un coup de vent terrible: notre barque qui n'était pas de taille à supporter une grosse mer et qui en outre était un peu trop chargée, se mit à embarquer des lames d'eau effroyables. Il arriva un moment où nous pensâmes couler bas: l'eau était presque au même niveau à l'intérieur de la barque qu'au dehors. Marcher comme cela encore quelques minutes et nous étions ensevelis sans que personne au monde pût donner de nos nouvelles. Cependant je pensais encore en moi-même que je savais nager et je me promettais en cas d'accident de me diriger du côté du rivage qui ne pouvait être bien loin, quoique la barque ne pût y arriver à cause du vent. Je pensais encore que nous étions deux prêtres, par conséquent que nous ne mourrions pas sans

absolution, et enfin je faisais mon acte de contrition de tout mon coeur, car j'avoue que la mort me paraissait alors plus probable que la vie. Le père espagnol était malade, les tonquinois consternés chantaient leurs prières du ton le plus lamentable. L'on baissa la voile et j'excitai tout le monde à travailler au salut commun, tout en donnant ordre de jeter les effets à la mer, si cela devenait nécessaire (!) La voile baissée, la barque cessa de se remplir d'eau, parce qu'elle suivit alors le mouvement des vagues, et chacun s'employant de tout coeur à épuiser l'eau qui nous coulait, nous fûmes tirés de péril. Enfin le bon Dieu ayant calmé le vent, nous pûmes continuer notre route en paix, et nous arrivâmes au matin à un village chrétien où nous changeâmes nos vêtements tout ruisselants d'eau salée et réchauffâmes un peu nos membres passablement engourdis. Vraiment nous n'étions pas fiers. Nos effets aussi avaient souffert; une certaine partie de mes biens les plus précieux furent humectés d'eau de mer, cependant ils ne sont pas en définitive gravement endommagés; j'espère qu'ils passeront encore par des épreuves plus terribles. Nous remerciâmes donc le bon Dieu qui certainement nous avait protégés d'une manière sensible, surtout en ce que la petite barque du village de Monseigneur Hermosilla avait fini par retirer sa parole et refusé de nous suivre. Si elle fût venue, comme elle n'était pas assez forte pour porter nos effets, nous lui aurions confié nos personnes, et au moment de la tempête, cette barque de bambou probablement eut coulé bas et nous avec elle. Mais la Providence nous gardait ... Et je laissai le père dominicain au Tonquin central et après avoir changé de barque trois ou quatre fois j'arrivais à la résidence ordinaire de Monseigneur Retord le 13 octobre 1853. J'étais parti de Paris le 19 septembre 1852, et c'est à peine si la nouvelle de mon arrivée vous parviendra en 1854.

Comme le village de la résidence de Monseigneur est tout chrétien, Sa Grandeur me vint au devant jusqu'au fleuve avec tout le collège de 150 élèves et le père Néron en tête. Tandis que je recevais avec bonheur la bénédiction de Monseigneur, ces petits tonquinois poussaient en signe de joie des cris à faire tomber les oiseaux du ciel. Il y avait aussi une musique instrumentale avec toutes sortes d'armes en bois. L'on n'oublia pas de chanter le *Te Deum*. Un seul jour passé avec un Monseigneur Retord fait oublier toutes les fatigues et tous les ennuis d'une année de voyage.

Maintenant j'aurais tant de choses à dire sur ce Tonquin que nous pourrions causer trois jours et trois nuits sans être à bout de matière; sans vous parler du sol et de ses produits, du gouvernement de ce royaume, de la nature et du caractère du peuple, de sa religion, j'aurais dans le seul cercle des missionnaires de ce pays et dans notre condition vis-à-vis du gouvernement et des païens, vis-à-vis des chrétiens, de quoi vous entretenir très-long-temps. Les seules histoires curieuses de ce pays en fait de diableries, de sorcelleries, feraient des volumes; j'en sais déjà beaucoup dont plusieurs se passent présentement même...etc. Mais il faut remettre tout cela à un autre temps, parce que je suis vraiment très pressé. Aujourd'hui donc je laisse les considérations de côté et continue mon histoire personnelle. Après avoir passé un mois à la résidence de Monseigneur Retord, vicaire apostolique de cette mission, je suivis Sa Grandeur chez Monseigneur Jeantet, coadjuteur, né à Saint Claude, condisciple de Monseigneur Gousset, et qui travaille depuis 34 ans dans ce Tonquin où il a beaucoup souffert au temps de la persécution, sans compter que ce n'est peut être pas fini, comme je vous le dirai ci-après. J'ai suivi ainsi Monseigneur Retord dans les 4 collèges principaux de cette mission. Cela ne m'a peut-être pas aidé à apprendre la langue, mais cela m'a donné le ton de la mission, l'idée de la manière de faire, en un mot cela m'a formé un peu le caractère comme missionnaire du Tonquin. A la fête de la Purification Monseigneur se trouvant encombré de pénitents, m'a ordonné de me mettre au confessionnal; il n'y avait pas moyen de reculer, j'ai dû m'en tirer, depuis lors j'ai continué et aujourd'hui j'ai déjà plus de 1100 confessions. Or c'est aujourd'hui le 21 avril 1854. Cette lettre que j'avais l'intention d'envoyer au mois de février n'a pas pu partir précisément parce que j'ai été obligé de commencer à faire l'administration plus tôt que je ne m'y attendais; je n'ai pu envoyer alors que ma petite lettre à François, et cette fois encore je ne pourrai pas envoyer autant de lettres que je le voudrais. Lorsque Monseigneur m'eut laissé seul dans un collège pour y apprendre la langue soit disant, c'était du 10 au 15 février, il fallut faire l'administration du village. Je commençais à prêcher le premier dimanche de carême, et depuis j'ai prêché une fois, deux fois, trois fois la semaine. C'est une vraie besogne pour moi qui doit écrire tout afin que mes catéchistes voient s'il y a quelque chose à corriger. La semaine qui a précédé la Sainte Passion une chrétienté assez

considérable demanda que j'y allasse faire l'administration; comme l'on disait qu'il y avait la peste, à enlever 7 à 8 personnes par jour, je crus devoir demander la permission à Monseigneur en lui exposant le cas. Monseigneur me répondit: « Nous allons partout où notre ministère peut être utile sans tenir compte ni de peste ni de choléra. Allez, travaillez bien, voyez par vous même s'il meurt peu ou beaucoup de monde. Seulement je vous défends de tomber malade, surtout je vous défends absolument de mourir. » Je lui obéis en tout. 1) je suis parti de suite 2) j'ai bien travaillé confessant toutes les nuits 7 ou 8 heures quelquefois 10 heures 3) quoique j'ai maigri à cause du défaut de sommeil je me suis bien gardé de tomber malade; la preuve c'est que je continue toujours le même train de vie, et il n'y a pas de raison que cela cesse. Aussi Monseigneur m'écrivait-il le 12 avril: « J'ai reçu votre bonne lettre du jour des rameaux, je l'ai lue avec beaucoup de plaisir en voyant que vous vous portiez bien, que vous travailliez beaucoup, et que vous étiez joyeux et content comme un ange. Courage. Si vous suivez ce système avec persévérance, vous ne manquerez pas d'être élevé bientôt dans quelque grade supérieur de l'ordre illustre des bons gueusards ... Sur quoi je vous vois ouvrir de grands yeux, et vous entendez demander ce que sont ces bons gueusards dont le seul nom en français paraît heurter le sens commun. Or, il m'est impossible de vous dire en peu de mots ce que c'est que cette illustre Société fondée par Monseigneur Retord. Peut-être que vous le saurez plus tard; toutefois je ne vous le dirai pas dans une lettre destinée à être vue de tous, parce que c'est un peu une société secrète. Aujourd'hui je vous dirai seulement que cette société a pour but sérieux de soutenir le moral des ouvriers évangéliques au milieu des fatigues et des embarras et qui sont souvent de nature à faire perdre la tête. Or elle soutient le moral par la gaieté envers et contre tout événement, puis par la liaison la plus étroite entre les membres de la Société. Elle a son siège et ses principaux chefs au Tonquin mais bien des missionnaires de Chine ont déjà demandé à être agrégés. Une recommandation pour être admis sera par exemple d'être tombé aux mains des voleurs ou des mandarins et de s'en être tiré par un coup de maître... Il est très difficile de se faire recevoir. Cependant comme il apparut que mon caractère promettait pour la suite un bon gueusard, Monseigneur m'a donné un diplôme de chevalier le premier de l'an annamite. Si le bon Dieu me prête vie, je me promets d'être si bon gueusard qu'avant trois ans j'espère être au moins capitaine dans l'illustre Société. Mon diplôme de chevalier est conçu d'une manière fort curieuse, mais je ne puis pas le rendre public; d'ailleurs aujourd'hui je n'ai pas le temps. Remarquez en passant que Monseigneur Retord est un grand capitaine, c'est un Napoléon pour cette mission qui, malgré la persécution, est peut-être la plus florissante du monde. L'année dernière il y a eu dans ce vicariat 1535 baptêmes d'adultes. Monseigneur est vraiment avec les missionnaires comme l'un d'eux; c'est pourquoi nous l'aimons de tout notre coeur. Les chrétiens appellent Monseigneur, l'évêque de pierre à cause des travaux et des fatigues qu'il a endurés dans ce pays. Monseigneur Retord a 52 ans, il est encore très fort; cependant sa barbe grisonne rapidement. Il a quelque ressemblance avec M. le curé de Lavoncourt. Monseigneur m'a donné pour nom celui que portait Monseigneur Schoeffler martyrisé en 1851, c'est à dire que je m'appelle Cò-Dông que vous pourrez prononcer simplement « codong », et qui en lettres annamites s'écrit et qui signifie père l'orient, littéralement trisaïeul l'orient. Maintenant pour vous donner une idée de notre condition présente et de notre avenir dans ce pays-ci, voici une petite histoire qui n'est rien, mais qui, parce qu'elle est ordinaire et quotidienne, n'en exprimera que mieux notre position. Après avoir fait l'administration dans une certaine chrétienté pendant 12 jours, je me suis rendu dans une chrétienté plus populeuse pour y célébrer les fêtes de Pâques. D'abord, comme l'on vint me chercher pendant le jour, il fallut aller en filet, puis 3 ou 4 matadors m'accompagnèrent, soit pour me garder soit surtout par honneur. A mi-chemin une petite chrétienté mêlée avec des païens ne craignit pas de sortir du village au-devant de moi pour m'inviter à y faire une apparition; comme ils venaient avec tambours et musique, je ne pouvais pas refuser. Je me contentais de leur demander si, en faisant tant de tapage, il n'avaient pas peur des païens: « Oh! Père, dirent-ils, nous n'avons pas peur du tout! » « Alors, soit! » Je m'arrêtai une demi-heure et remontai en filet. On annonça que le plus grand mandarin du Tonquin devait passer par là; sans chercher à le rencontrer nous poursuivîmes notre route. Arrivé au lieu de destination, l'on apporta la nouvelle qu'un petit mandarin veut faire une descente sous prétexte d'être témoin des cérémonies de Pâques. Mais le lendemain qui était le jeudi saint, le grand mandarin passait à un quart de lieue de nous avec 200 soldats, et le petit mandarin était obligé de rendre ses devoirs, ce

qui l'empêchait de venir nous inquiéter. Nous fîmes toutes les cérémonies de Pâques en grandes pompes, y compris le lavement des pieds, qui attendrit beaucoup nos chrétiens; nous confessâmes tant, que la nuit du vendredi au samedi saint, je ne me couchai pas du tout, et cependant le mandarin était à la porte. Enfin, à l'entrée de la nuit le samedi soir, lorsque j'allais me mettre au confessionnal, le père indigène qui était avec moi vînt me dire:

« Pour le coup le mandarin descend »; et il me pria de me retirer dans une autre chrétienté, tandis que lui même fuirait dans une direction différente. C'était très dur de se retirer comme cela un jour de Pâques. Il y avait autour de nous peut-être plus de 3000 chrétiens venus pour assister aux fêtes; on introduit tous les matadors et l'on interroge: « Que faire? » Après délibération ils répondent: « En avant! Si le mandarin vient, il n'entrera pas ici, nous sommes en nombre: y eut-il 100 soldats, il ne prendra personne. Du reste nous veillerons sur toutes les avenues. Nous confessâmes toute la nuit à l'exception d'une petite heure de sommeil, puis nous chantâmes la messe avec tant de solennité que la sueur en pénétra jusqu'à ma chasuble; je prêchai, nous fîmes la procession, sans rien omettre enfin, et tout cela était fini avant l'aube du jour! Le mandarin vînt, mais il s'était levé trop tard, il ne pût entendre la messe. Nous avons déjà plié bagage. Le lendemain je m'esquivai tout doucement, et passait sur le territoire d'un autre mandarin (côrs d'èprez dèrs ton cheval, Bayard!)

Mais voilà la vie du vrai bohémien du Tonquin, ou, si vous voulez, voilà la vie des bons gueusards. Maintenant vous comprenez que, pour être bon gueusard, il faut 1) aimer le bon Dieu et le prochain 2) n'avoir peur de rien, conserver le sang froid et la gaieté en toute conjoncture 3) bien travailler sans tomber malade 4) ou ne pas se laisser prendre par les mandarins, ou, si l'on juge à propos de se laisser prendre, ne pas manquer son coup, mais s'en aller droit en Paradis par le martyr. Voilà ce qu'il faut pour être bon gueusard. Mon cher frère, si vous voulez être bon gueusard, venez au Tonquin; dans quelques jours les affaires y seront chaudes, la vie très intéressante. Il paraît que nous allons avoir une fameuse chasse. L'an passé il n'y a pas eu de martyr européen en ce royaume; mais il y eu un père annamite en Cochinchine. Le mandarin l'avait condamné à l'exil; mais le roi a enchéri sur cette sentence et a condamné le père à avoir la tête tranchée comme un européen. Mais cette année nous compenserons: en 1851, il y a eu un martyr européen au Tonquin occidental, en 1852, pareillement; en 1853, trêve pour les européens; mais en 1854 patientez! Nous aurons au moins 2 martyrs, car nous avons déjà deux prisonniers au Tonquin méridional.

Monseigneur Retord m'écrivait le 12 avril dernier: « J'ai en ma possession un exemplaire du projet de décret que les mandarins du tribunal des crimes ont présenté au roi au mois de janvier dernier. Ce projet de décret est effectivement très sévère; le roi l'a renvoyé aux mandarins pour être élaboré de nouveau afin d'être plus facilement exécuté. Monseigneur ajoute: J'ai reçu aujourd'hui même du Tonquin méridional des lettres qui annoncent plusieurs mauvaises choses: 1) que M. Beuret (de Besançon) vient de mourir au Laos. 2) qu'en moyenne Cochinchine un grand mandarin est furieux contre les chrétiens; il a déjà rasé deux chrétientés et menace d'en raser dix autres, que ce mandarin défend aux barques chrétiennes de faire le commerce et qu'il a envoyé les soldats pour barrer tous les chemins qui conduisent chez les sauvages. 3) qu'au Tonquin méridional on a déjà abattu plusieurs églises et plusieurs Maisons de Dieu 4) enfin que M.M. Taillandier et Collombet, qui s'étaient déguisés en chinois pour aller chez les sauvages, ont été arrêtés en route par les mandarins. Ce sont donc encore deux illustres martyrs qui vont monter au ciel. Dieu! Vive la joie quand même! » Quelque jours plus tard l'incendie consumait deux ou trois de nos maisons à la résidence de Monseigneur Retord. Deux mandarins me cherchaient querelle pour avoir de l'argent et demandaient de fortes sommes qu'il fallait leur donner bon gré mal gré. Monseigneur m'écrivait: « Cette année s'annonce comme devant être malheureuse, tous les diables de l'enfer paraissent vouloir fondre à la fois sur nous. L'on parle toujours d'un nouvel édit de persécution; il faut prier beaucoup le bon Dieu et la Sainte Vierge et nous tenir un peu blotti derrière les buissons, en attendant que l'atmosphère s'éclaircisse... » Or, pour le présent je suis dans un village où les chrétiens ne forment qu'un tiers de la population; le maire est chrétien pourtant; mais le chef de canton ne l'est pas, ce qui ne l'a point empêché de venir me voir aussitôt que j'ai été arrivé dans son village; bien plus il m'a prié de bénir tout le village, tant païen que chrétien. Il y a au Tonquin beaucoup de gens qui sans avoir le courage d'embrasser la religion parce qu'elle

est persécutée, l'honorent du moins dans leur coeur et ont une demi-foi qui ne les rend peut-être que plus coupables. Le plus grand mandarin du Tonquin en est là; il a déjà confessé la vérité de la religion et l'an passé, comme l'un de ses enfants en bas âge était malade à mort, il l'a fait donner à un prêtre indigène prisonnier pour la foi, priant ce Père de lui administrer le baptême, et promettant qu'au cas où l'enfant vivrait, il serait élevé dans la religion chrétienne. Cette disposition d'un bon nombre de mandarins fait qu'en plusieurs endroits nous sommes en paix, sans oser pourtant faire trop de bruit; mais partout où les mandarins ont le coeur tourné à la persécution ou désirent manger de l'argent, selon l'expression de ce pays-ci, les chrétiens doivent passer par là, perdre leur argent et filer doux: nous avons la loi contre nous! Par exemple, si je me suis échappé ces jours derniers d'un certain endroit où le mandarin vexe parce qu'il a soif d'argent, ce n'était point parce que le mandarin avait la force de me prendre; j'avais autour de moi assez de monde pour faire écharper le mandarin cinquante fois pour une mais 1) j'avais pitié de lui et ne voulais pas le battre 2) je fuyais parce que s'il eût vu un visage européen, il eût exigé des sommes énormes, et au cas où l'on ne se fût pas exécuté, il eût emprunté les soldats d'un mandarin supérieur, et eût fait mille dégâts. Voilà notre état présent. Nous avons les édits contre nous, celui qui veut nous vexer le peut, parce qu'il a toujours de son côté l'avantage diabolique de pouvoir nous accuser de professer la religion persécutée.

Un moment encore et l'on verra des jours plus mauvais; les mandarins sont divisés sur la manière dont il faut traiter les chrétiens; mais il paraît qu'à la capitale les méchants l'emportent. Cependant voilà que Monseigneur m'écrit: « Vous apprenez avec plaisir que les deux prisonniers du Tonquin méridional ont été élargis, moyennant une quarantaine de barres, c'est à dire 3200 francs. » Que l'argent est puissant, surtout sur le coeur des mandarins du Tonquin! Mais si le roi savait que ses mandarins, après avoir pris des scélérats d'européens, leur ont rendu la liberté, il pourrait bien leur faire couper la tête à eux-mêmes ... Quoiqu'il en soit de l'affaire des mandarins avec le roi, voilà que nos deux gueusards de prisonniers se sont tirés d'affaire de leurs mains. Ces jours derniers je les comptait déjà au nombre des martyrs, comme je vous l'ai écrit ci-dessus, et Monseigneur Retord ne doutait pas le moins du monde. Mais ces deux scélérats de gueusards n'ont pas voulu encore monter au ciel. Effectivement se faire martyr aujourd'hui que l'on travaille à un nouvel édit de persécution, ce serait une occasion de rendre un édit encore plus terrible. Toutefois nous ne pouvons pas échapper à une chasse qui se prépare des mieux conditionnées. Mais voulez-vous savoir ce que nous en pensons dans notre ventre (expression du pays) ? Ecoutez ce couplet des gueusards du Tonquin:

J'entends gronder le tonnerre et l'orage,
 Fier mandarin,
 Nous nous rions des transports de ta rage,
 De ton rotin.
 Apprends enfin quelle est donc la puissance
 D'un vrai gueusard
 Courbe ton front et vénère en silence
 Son étendard.
 Voulez-vous un autre couplet?
 Ecoutez:
 Oh! Voyez donc quel sort digne d'envie
 Un vrai gueusard
 L'arme à la main il sait jouir de la vie
 Sur le rempart.
 Pour lui la faim les travaux et la chaîne,
 Même la mort,
 Sont des plaisirs sans mélange de peine,
 Ils sont un trésor!!!

Eh bien! Je vous demande: puisqu'un gueusard n'a peur de rien, que peut-on lui faire? Rien du tout. Aussi, le premier de l'an annamite, comme j'étais dans un de nos collèges avec Monseigneur Retord et notre père pro vicaire général, un père indigène étant venu hors d'haleine nous annoncer qu'il avait vu de ses yeux le mandarin déjà entré au village, nous nous regardâmes en riant; et comme ce père voulait de suite plier bagage, « Attendez un peu, dîmes nous, voyons!... » Un élève du collège confirme la nouvelle et assure qu'il a aussi vu le mandarin. Alors on fait garder les portes du collège. Qu'en était-il cette fois là? C'étaient des chrétiens d'un village voisin qui, pour souhaiter la bonne année

plus solennellement à Monseigneur et à nous, avaient revêtu des costumes étranges qui ressemblaient à ceux que portent les gens de la suite des mandarins. Cela se termina donc par une risée aux dépens du père indigène qui s'était ainsi effrayé pour une ombre. Vous voyez toutefois que les gueusards ne perdent pas le sang froid au moment du danger. Et voilà comment pour nous personnellement nous n'avons nulle peur de la persécution; mais pour les pauvres chrétiens, c'est autre chose! La persécution entraîne pour un peuple de terribles calamités. Par exemple, je serais pris dans un village, ce village serait livré au pillage et saccagé, les principaux traînés en prison, battus, souvent dépouillés de leurs biens, quelquefois décapités. De mon côté j'en serais pour ma tête; mais je ne compte pas cela, ça ne peut faire que du bien!

Voilà que depuis quatre journées je me suis retiré dans un petit village bien discret en attendant, sur l'invitation de Monseigneur, que l'atmosphère s'éclaircisse. Or l'on me compte que les chefs de canton païens de l'endroit où j'étais dernièrement, après être venus me voir avec beaucoup de politesse, s'étaient rappelés que ma capture leur vaudrait trente gros deniers, trente barres c'est à dire 2 400 francs. Alors ils s'étaient présentés aussi chez le mandarin pour me dénoncer, et à mon départ l'on m'a poursuivi mais sans pouvoir m'atteindre.

Eh bien! La dernière chrétienté de ce département m'avait préparé à souper, mais, parce qu'il était tard, je n'acceptai pas; et voilà, dit-on, ce qui me sauva! Je ne connais pas encore de manière certaine la vérité de cette histoire mais c'est souvent que la Providence prend ainsi soin de nous! Aussi, au milieu de tant de dangers, vivons-nous sans aucune inquiétude, laissant toujours le lendemain à la libre volonté du bon Dieu.

Vraiment depuis mon départ de France j'ai déjà éprouvé bien des fois l'effet de cette Providence particulière qui veille sur nous.

Par ce qui précède, mon très cher frère, vous avez déjà bien vu que j'ai été vite acclimaté au Tonquin, et que je m'y porte mieux que les tonquinois eux-mêmes. Lorsqu'en carême je travaillais avec tant d'activité, tout en jeûnant au maigre, sans pain et sans vin, toute la sainte quarantaine, je n'ai pas branlé du tout: et sur cinq hommes qui m'aidaient à l'administration, préparant les gens à se confesser, pressant au collet les traînards pour me les amener, disposant les enfants à la première communion, sur cinq hommes, dis-je, il y eut un jour où je n'en avais plus qu'un de valide. Deux sont encore malades à présent, l'un gravement. Il paraît que celui-ci a pris la maladie qui régnait dans le pays où j'ai été. Vous serez étonnés de cette santé si ferme... Mais 1) souvenez-vous que Monseigneur m'avait défendu de tomber malade 2) il y a des ressources dans mon tempérament c'est vrai 3) enfin je suis bon gueusard et ce n'est pas pour des prunes. Si les bons gueusards n'avaient pas de privilèges à quoi servirait-il d'être membre de cette Illustre Société? Vous avez aussi déjà bien remarqué que j'ai pris de suite le pas de la mission, que j'y suis tout du coeur et que je m'y plais on ne peut pas davantage! En conséquence, à moins que le bon Dieu n'en dispose autrement, je me propose de vivre au Tonquin jusqu'à 80 ans! Et pourquoi non?

Vous parlez du vêtement, du logement, de la nourriture. Cela ne se peut pas cette fois-ci! Sûrement je vous dirai en passant que je mange souvent du chien, mais c'est uniquement parce que, de fait, ce chien est bon, car j'ai déjà mis de la volaille de côté pour en manger ... Je suis tenté de plaindre ceux que la civilisation asservit encore de plus d'un préjugé!

8 mai: Oh voici bien une autre chanson! Voici qu'on raconte qu'il y a en Cochinchine treize navires européens, qu'ils ont déjà livré au roi deux combats. Si cela est vrai la Providence paraît venir à notre secours bien à propos... Toutefois pourvu qu'on ne fasse pas les choses à demi! Cela nous enfoncerait davantage, comme cela eut lieu après l'expédition de M. Lapierre il y a déjà quelques années. Plus tard peut-être je pourrai vous donner d'autres nouvelles, mais aujourd'hui il faut que j'envoie ma lettre à Monseigneur qui la fera partir. Je n'ose la conserver encore quelques jours de peur de manquer l'occasion ... Ainsi j'en reste là ... Je fais passer cette lettre à Ecoeu, puis en Haute Saône, et enfin seulement à Reims afin que le frère chanoine la fasse parvenir à madame de Féletz. Veuillez offrir mes très affectueux respects à M.M. les curés de Mont Saint Léger, Lavoncourt, Fleury, Vauconcourt, Vaumés, Ray, Tincey, Francourt, à M.M. Vitot, à M. Joly ... à la famille Garnier, à chez M. Durand; mes bien vives amitiés à l'abbé Jolivet et à ses frères, aux abbés Chofardet, Bouvret, Huot, Dalay, dans l'occasion ... Puis rappelez-moi au souvenir des bonnes gens de la Rochelle et de Cintrey, de la mère Berney, des dames Bourgeois, de madame Rondot.

Et enfin embrassez bien tous les membres de notre chère famille. Je vous embrasse moi-même de tout coeur en vous priant instamment de vous souvenir de moi devant Dieu.

Votre frère très aimant

Joseph Theurel
Missionnaire apostolique

N'oubliez pas de dire bonjour à Rose mais à condition qu'elle priera pour moi : sans quoi pas de bonjour. J'écris à Monsieur Jacquemet. Adieu, bien cher frère, adieu ! Vive la joie quand même, la joie dans le Seigneur.

original MEP 42; 540820T

0***

J.M.J.

M. Theurel à Cintrey (Haute-Saône)

Tonquin le 20 août 1854

Mes chers parents,

Une petite occasion extraordinaire se présente, je ne veux pas la laisser passer sans vous écrire; mais je pourrai vous dire que quelques petites choses essentielles.

- 1) Je me porte mieux que jamais de ma vie.
- 2) J'ai pourtant bien travaillé les livres annamites ces deux derniers mois.
- 3) A la fin de cette semaine même je pense commencer à imprimer; je suis à mettre toutes choses sur pied.
- 4) Nous avons reçu un nouveau confrère il y a un mois et il doit encore s'en trouver deux en Chine pour passer au Tonquin à la première occasion.
- 5) Il paraît que le grand mandarin du Tonquin dont l'esprit de modération n'était rien moins qu'une protection pour nous, vient de mourir.
- 6) En fait de persécution il court toujours divers bruits, mais en attendant, l'état présent est supportable.
- 7) Nous sommes toujours aussi joyeux que de coutume.
- 8) J'ai reçu des lettres de mère Onésime et de mon frère de Theuley. La lettre de mon frère était de décembre de 1853. La dernière de mère Onésime était de janvier 1854. J'y répondrai plus tard.
- 9) A la nouvelle de la mort de la bonne mère Berney j'ai dit une messe pour le repos de son âme.
- 10) J'ai appris que l'envoi de lettres par lequel est partie ma réponse à François après la mort de notre chère Elisabeth avait été long-temps avant d'arriver en Chine. Je ne sais si cette lettre serait perdue.

Au revoir, mes très chers parents. Aimons bien le bon Dieu; soyons toujours prêts à lui rendre nos derniers comptes, lorsqu'il plaira à sa divine volonté de nous rappeler de ce monde... Mes amitiés respectueuses à tout le monde.

Je vous embrasse de tout coeur. Priez bien pour moi.

Votre très aimant

Joseph Theurel
Missionnaire apostolique

original MEP 45 ; 550329T
3***

J.M.J.

Madame Onésime, religieuse à Ecouen,
Seine-et-oise
M. Theurel, père.
M. Berney.
M. Theurel, curé.
M. Theurel pierre.
M. Theurel, chanoine.
M. Limasset.
M. Chamaison.

Tonquin occidental le 29 mars 1855

Ma très chère soeur et mère,

Il y a longtemps déjà que nous n'avons eu d'occasion pour l'Europe. C'est pourquoi je me propose de vous écrire aujourd'hui un peu longuement afin de compenser la rareté des lettres en la manière qu'il m'est possible. Sur ce, voici nos petites histoires ... Depuis le mois de mai 1854, époque à laquelle j'écrivis une lettre un peu complète, je n'ai plus fait d'administration, Monseigneur m'ayant rappelé à notre communauté pour y mettre sur pied notre petite imprimerie. J'eus assez vite dressé quelques catéchistes qui maintenant peut-être sont plus habiles que leurs maîtres, et notre petite presse réussit au delà même de nos espérances. Nous imprimâmes deux petits livres; et puis voyant que cela pouvait marcher, nous pensâmes à faire les choses plus en grand. Je mis sur pied notre fonderie de caractères et je fus ravi de voir la facilité avec laquelle mes hommes apprirent ce nouveau métier. A cette époque, je fus pris d'une petite fièvre tierce qui me revint par quatre fois différentes. Après 8 ou 10 accès je parvenais à la chasser; puis au bout de quelques jours, elle rentrait sans demander permission, et je me retrouvais grelottant lorsque les autres étaient tout en sueur. Cela me paraissait d'autant plus singulier que jusqu'alors rien ne m'avait donné occasion de faire connaissance ni avec la fièvre, ni avec quelque maladie que ce soit. Enfin ce fut la fève de Saint Ignace qui congédia définitivement cet hôte importun. Vous savez que cette fève est un poison. J'en pris deux fois, la seconde environ le quart d'une fève, assez pour me raidir un peu la mâchoire; mais aussi la fièvre en eut une telle frayeur qu'elle disparut complètement et depuis je n'ai pas de ses nouvelles.

Voilà tout le tribut que j'ai payé au climat jusqu'à présent.

Il a été assez léger. Je n'étais retenu au lit que trois ou quatre heures sur deux jours: le plus souvent cela ne m'empêchait pas de vaquer à mes occupations, en y mettant seulement un peu de modération. Je n'omis la Sainte Messe qu'une seule fois. Et voilà pour la fièvre! N'en parlons plus!

Dans le courant de janvier de cette année, lorsque nous eûmes fondu et apprêté environ 40 000 caractères, nous nous disposions à imprimer une belle grammaire latine en langue annamite, lorsque des bruits de guerre sont venus nous troubler.

Depuis long-temps l'on parlait d'une armée considérable réunie de longue main dans les montagnes à l'effet de rétablir l'ancienne dynastie qui a gouverné ce pays jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle; et il paraît certain encore que cette armée existe, qu'elle est bien armée et bien disciplinée, capable de renverser le roi régnant en Cochinchine. Mais on ne sait pourquoi elle tarde encore à descendre et à répondre aux vœux du peuple qui, vexé par les mandarins actuels, désire un changement. Quoiqu'il en soit, des aventuriers de la plaine, comptant sur l'armée des montagnes, se mirent en campagne, enrôlèrent beaucoup de monde, prirent quelques sous-arrondissements et arrondissements, pillèrent plus d'un endroit et enfin occasionnèrent au peuple des misères sans nombre. Car les mandarins ne manquaient pas de poursuivre ces bandes de loin ou de près, rasant les villages où ils avaient passé, assassinant le peuple et rapportant dans les villes les têtes des laboureurs, quelquefois même des têtes de femmes, pour se donner devant le roi le mérite d'avoir pris et décapité tant et tant de rebelles. Et c'est ainsi que le mandarin sait compatir à la misère d'une population déjà ravagée! Ajoutez à cela que cette année, par défaut de pluie, il a été impossible même de planter le riz, et calculez la misère de ce pauvre Tonkin par les temps qui courent! De plus, pour notre misère particulière, le diable voyant que cette Mission marchait bien et que récemment en 1854 on lui

avait enlevé 1500 adultes et 20 000 enfants, prit occasion de la guerre pour se venger.

Il invente l'infâme calomnie que nous avons part aux révoltes; et ce fût pour nous le signal de la déroute. Le 22 janvier au matin, Monseigneur m'avait installé professeur de philosophie et le collègue était venu me chercher en grande pompe. Mais voilà que le soir même il fallût s'exécuter avec moins de cérémonie et d'apparat. Sur la nouvelle qu'on allait nous bloquer, nous décampâmes, Monseigneur Retord et moi, sans tambour ni trompette, laissant notre chère communauté sous la protection de la Sainte Vierge et de nos martyrs, nous allâmes chercher ailleurs un asile. Mais la nuit suivante, l'on nous donnait la chasse, déjà ceux qui nous cherchaient pour nous prendre étaient à visiter une maison fidèle du voisinage, quand le fils de cette maison court nous donner l'éveil. Et nous de filer en douce, laissant nos sandales, nos lunettes ... tout ... excepté nos bréviaires!! C'est en de pareilles circonstances qu'on apprécie l'avantage de se coucher tout habillé ... Les gredins qui nous poursuivaient, trouvèrent nos nattes encore chaudes; mais ça ne fit que leur apprendre que le coup était manqué! Pour nous, en nous tenant mutuellement la main, nous nous dirigions vers la haie de bambou qui sert de rempart au village, et nous l'escaladions lestement pour gagner la campagne. Il était environ minuit... En quelques instants l'on sut nous trouver quatre hommes qui, armés de bâtons, nous ramenèrent à notre communauté. Nous y entrâmes *incognito*, passant cette fois, non plus sous la haie, mais bien littéralement par un trou pratiqué en dessous par nos chiens dans un temps plus prospère. Et voilà les promenades que fait l'illustre Monseigneur d'Acanthe, malgré son asthme et sa barbe grise de 52 ans! Ce nouveau séjour à notre communauté ne fût pas même de 24 heures ... Nous reprîmes bien vite une autre direction sur un point plus sûr auquel nous arrivâmes en deux nuits... Mais notre propre affaire n'était pas la moitié de la sollicitude de Monseigneur. Il nous arrivait six nouveaux missionnaires, tant pour la Cochinchine et le Tonkin méridional que pour notre mission même! Et ils avaient été dénoncés comme venant se mettre à la tête de la révolte... Oh Dieu! Dans quelle inquiétude je vis Monseigneur à leur sujet! Les hommes envoyés pour les amener, arrivés au milieu de la route, ne savaient plus comment s'y prendre, et quelle voie suivre, pour conduire à destination le précieux, mais très dangereux convoi. Les mandarins avertis faisaient une garde très sévère, il semblait presque impossible d'échapper à leur surveillance... La prudence était à bout, lorsqu'un chrétien du Tonkin méridional, mettant sa personne et sa barque aux mains de la Providence, reçut nos six confrères à son bord, et payant de confiance et d'audace, passa à la barbe des mandarins et des douaniers, et, sans peur comme sans reproche, apporta son dépôt de contrebande jusque sur le terrain même de notre communauté. Nous l'avions quitté pour la seconde fois la nuit précédente. Sur l'heure même, on ré-embarqua trois de ces Messieurs pour le Tonkin méridional, et la nuit l'on envoya les trois autres au même village où Monseigneur et moi avions déjà rejoint Monsieur Néron. A la vue des trois nouveaux pères, la poitrine de Monseigneur fût allégée d'un poids énorme... si les mandarins eussent fait une pareille capture dans ces circonstances, c'était pour nous la fin du monde!... Le bon Dieu ne le permit pas... il était juste de lui en rendre grâce! Toutefois la joie de notre réunion n'empêcha pas que l'on apporta quantité de nouvelles alarmantes: c'est pourquoi il fallut passer à un autre endroit, puis se diviser. L'on tira au sort, et je partis avec M. Mathevon de Lyon, récemment arrivé, pour aller chercher un refuge sur les bords de la mer. Nous repassâmes encore par notre chère communauté; mais, entrés après minuit, il fallut en sortir avant le jour que nous allâmes passer tout simplement dans un petit hameau de lépreux nourris de nos deniers. Puis, le soir venu, nous reprîmes le bâton de voyage. Nous avions devant nous la nuit la plus pénible que nous ayons eu jusqu'à présent. L'obscurité la plus profonde, pas de lune, pas d'étoile, un chemin rendu glissant par la pluie, et dont toutes les dimensions étaient prises en longueur, n'ayant souvent en largeur pas de quoi placer les deux pieds de front... Ajoutez à cela que nous nous égarâmes par trois ou quatre fois, ce qui augmenta l'embarras et la fatigue; puis, suivez notre petite caravane s'avançant en silence, entendez seulement le bruit de nos longs bâtons plus nécessaires encore pour se guider dans la route que pour s'appuyer. Contemplez ce pauvre M. Mathevon, encore tout novice, se conduisant sur son pantalon blanc et ne le perdant pas de vue sans qu'aussitôt il perde le sentier. Suivez-nous toujours! Voici un endroit où l'on se tend mutuellement le bâton pour se conduire... Puis la fatigue devient telle qu'on ne peut plus se passer de son bâton; alors, pour dernière ressource j'ôte mon turban et en en remettant un bout à mon cher compagnon, je le remorque d'autant plus courageusement que la

bande commençait à perdre son ardeur et à parler de s'héberger quelque part à la bonne aventure, ce que je ne trouvais pas prudent. Voyez-nous ici passer entre deux patrouilles sans être aperçu ou sans que l'on ose nous interroger ... Et ce village où nous entrons par erreur jusque dans la cour d'un particulier et où peut s'en faut que nous ne soyons faits prisonniers par une armée de chiens! Et l'un de nos hommes qui, sous le spécieux prétexte qu'il voit un chemin, descend dans un étang! Et le même individu qui s'égare de la caravane au milieu de la plaine la plus inhabitée que j'ai vue dans ce pays! C'est là pour la dernière fois que je pus, en l'appelant, crier de tous mes poumons... Puis, nous arrivons à un pont; j'en préviens M. Mathevon que je remorque toujours au bout de mon turban. Mais il n'a pas encore vu de pont annamite: déjà il est tiré par le turban sur cette petite perche où il a grande peine à se maintenir, qu'il continue à interroger: « Où est le pont? Où est le pont? » Et moi, je vois une patrouille sur l'autre bord de la petite rivière, je prie M. Mathevon de renfiler pour le quart d'heure son français compromettant; et je le tire de gré ou de force de peur que de l'hésitation sous les yeux de la patrouille ne vende la calebasse ... Et, parce que la nuit tous les chats sont gris, nous passons comme les autres, sans accident. Enfin, nous voilà en pays connu et chrétien, alors nous prenons des torches pour nous conduire. Voyez donc un peu M. Mathevon sur ce petit pont! Je le considère de l'autre extrémité et voyant son embarras je ne veux pas le troubler. C'est pourquoi je me contente de rire sous cape, et quand je le vois sur la terre ferme, c'est alors seulement que je l'avertis que deux étincelles parties de nos torches, lui font des fenêtres à son habit...

Quelques temps après nous sommes reçus dans une maison des religieuses amantes de la croix que notre arrivée fait mettre sur pied en un clin d'oeil. Une petite collation nous rafraîchit un peu et nous rend assez de force pour gagner pays. Nous arrivâmes à destination un peu avant le jour, et la rencontre d'un confrère, M. Legrand, qui se trouvait dans ce district, fit oublier et le sommeil et la fatigue de huit ou neuf heures de la marche la plus pénible... C'est, je crois, pendant cette terrible nuit que j'eus la meilleure occasion de mettre à la masse, et j'espère qu'effectivement le bon Dieu l'a pris en note. Mais je veux vous dire que la pensée seule de pouvoir mettre à la masse me faisait sourire de plaisir... J'ajouterai que dans cette nuit je me fis une réputation de courage et d'adresse dont le bruit dure encore. Cette pierre que je viens de me jeter! Et puis, ne parlons plus de voyager: vous en avez une idée pourvu que votre imagination vous rappelant ce petit sentier du Paradis qui traverse la forêt de notre village, vous en doubliez encore deux ou trois fois la difficulté, alors, combinant cette idée avec l'aperçu que je viens de vous donner, vous saurez un peu la différence qu'il y a entre un voyage en chemin de fer et un voyage au Tonkin!! En arrivant à la paroisse qui s'appelle le retour du printemps, nous pensions trouver une certaine paix, j'entends la paix qu'on peut avoir au Tonkin! Mais nous n'étions pas au bout de nos misères... Après dix jours, il fallut prendre encore son département; puis, après quinze jours, cherchant un nouveau gîte, nous eûmes pour la première fois le petit désagrément d'éprouver un refus. La maison à laquelle on s'adressa n'osa pas nous recevoir! Nous en trouvâmes une autre... Tandis que nous étions à ce dernier asile, le mandarin descendit avec 200 hommes, et ceci dans la chambre même où nous avions été quelques jours auparavant! Nous eûmes ce jour là un quart d'heure fort intéressant. Un chef de canton païen d'un village voisin répandit la nouvelle que le mandarin du département venait nous bloquer par mer, tandis que le mandarin d'arrondissement qui était à trois portées de fusil de nous, saurait nous garder de son côté. Les gens de la maison, sortant aux nouvelles, reviennent en courant, et nous disent:

« Tout est bloqué! » Nous nous regardons mutuellement, et tout en ceignant nos reins: « C'est bien, disons nous, apparemment cette fois nous réussissons. Si nous l'échappions, ce serait n'avoir pas de chance! » Mais la nouvelle était simplement une ruse de ce chef de canton qui espérait par ce bruit, nous tirer de notre retraite et nous poser la main dessus. Pour nos gens, ils avaient aperçu deux soldats du mandarin dont j'ai parlé plus haut, et de suite ils avaient conclu que tout était bloqué. Il n'en était rien. Tout le danger qu'il y eût, c'est que si l'on se fût pressé de sortir, on serait tombé aux mains du chef de canton. Mais celui-ci s'étant pressé de garrotter un catéchiste envoyé en explorateur, l'on comprit la ruse de ce gremlin là et nous demeurâmes au logis où la sûreté était plus grande que partout ailleurs ... Quand le mandarin eût quitté notre maison, nous y revînmes à notre tour. Mais nous eûmes une nouvelle histoire. Un capitaine de la première cohorte du département fût introduit chez nous par un païen tout brusquement. Nos gens se précipitent dans notre chambre,

et sans oser parler, nous tirent par le bras pour nous faire fuir à la minute. Effectivement, tandis que nous nous échappions par un côté de la maison, le capitaine arrivait par l'autre et venait s'asseoir à nos places... Mais il ne pût nous apercevoir... C'était en plein midi; nous courûmes d'un trait jusqu'à un village voisin qui était chrétien, et ce n'est que là que nous connûmes le noeud de cette aventure. Toute la route, nous n'avions fait que rire aux éclats, par la singularité d'une fuite si prompte et que nous n'avions pas eu le temps de raisonner. Bref, depuis neuf semaines j'ai changé treize fois de domicile. En France, les juges des tribunaux nous appelleraient vagabonds: mais ça doit seulement s'appeler faire des domiciles en masse... Si je voulais vous raconter toutes nos histoires, ce serait sans fin, et les oreilles finiraient par vous en tinter. C'est pourquoi écoutez seulement l'histoire lamentable et touchante de notre plus grande misère... Nous avons un collège d'environ 100 élèves, tant en théologie qu'en latin et en chinois, où Monseigneur Jeantet, vénérable coadjuteur de ce vicariat, avait sa résidence ordinaire. Or, quatre mandarins avec plus de mille soldats et deux éléphants sont venus le bloquer, se sont jetés dessus comme sur une proie, l'ont pillé, presque rasé, et ont emmené prisonniers 19 personnes parmi lesquelles un prêtre annamite, des diacres, sous-diacres, etc. Et cette nouvelle arrivait d'un côté, tandis que d'un autre, on apprenait que le mandarin avait mis le feu à tel autre village, que le père indigène était aussi prisonnier, et plusieurs autres calamités de ce genre... De sorte que nos gens, en remettant à Monseigneur les fatales lettres qui annonçaient tant de malheur comparaient Sa Grandeur au saint homme Job qui apprit aussi en quelques moments la ruine de toute sa maison ... Il y avait pourtant dans tout cela deux bonnes choses: l'une qu'on ne prit pas d'européen, l'autre qu'on ne trouva nulle part rien absolument qui pût servir de prétexte à la calomnie que les chrétiens avaient part à la révolte... Monseigneur Jeantet avait fui de son collège quelques jours avant le blocus et depuis lors il a dû, malgré ses 65 ans et sa barbe blanche comme neige, se réfugier plusieurs fois dans les antres des montagnes. Au milieu d'une telle débâcle pourtant, l'on ne devait pas s'abandonner. L'on mit sur le pont toute sa ruse et toutes ses forces, et moyennant une somme d'environ 10 000 f l'on racheta les prisonniers, et l'on obtint même des mandarins une sorte de permission de revenir habiter notre pauvre collège. C'est pour ce pays une somme énorme; mais nous connaissons l'indigence au moins autant que l'abondance, et s'il nous faut aller mendier notre pain de chaque jour, nous ne mourrons encore pas de faim.

Plus au nord de la Mission, tous nos pères sont aussi en déroute, et sur douze européens que nous sommes ici présentement, un seul a pu faire de l'administration pendant ce carême... Il faut vous dire encore en passant que l'avant veille de Noël M. Néron s'était laissé prendre sur un petit fleuve; mais des matadors chrétiens le rachetèrent pour 10 barres ou 900 f, avant qu'il ne fût livré aux mandarins. De sorte que maintenant nous sommes encore tous en liberté, et même, depuis que nous avons fait de concert une neuvaine aux Saints Coeurs de Jésus Marie et Joseph, tout semble tourner peu à peu à un état plus passable et nous espérons encore que la paix n'est point perdue pour jamais. Le roi, qui règne très mollement en Cochinchine, a fulminé un nouvel édit des plus terribles qu'on ait vu mais les mandarins, ou par raison, ou de peur d'exaspérer les chrétiens et de les pousser à la révolte, (crainte qui toutefois serait mal fondée), n'osent pas le publier. Il se contentent de se le communiquer entr'eux et d'en prendre occasion pour manger de l'argent là où ils peuvent.

Cette licence que se donnent les mandarins de ne pas publier l'édit, prouve que le gouvernement de M. Tu-Duc tombe vraiment de lui-même; et que, s'il y a comme on le dit, une bonne armée de 50 000 hommes réunis aux montagnes, nous pourrions bien avant peu changer de dynastie... Dieu sait si notre avenir sera meilleur ou pire que le présent. Mais nous sommes préparés à la guerre comme à la paix. 22 ans de persécution déjà ont familiarisé avec le danger et la souffrance, et un accroissement de 40 000 au moins sur le nombre des chrétiens de cette Mission a prouvé que l'oppression et la violence sont une sève qui rafraîchit et ravive le christianisme. Un horizon plus ou moins sombre ne nous effraie donc pas. Nous savons qu'il ne peut rien nous arriver de fâcheux, si nous échappons à la poursuite du mandarin, c'est très bien; c'est afin d'échapper que nous fuyons. Mais si par hasard nous étions arrêtés, ce serait encore mieux... Que peut-on faire à une race d'hommes comme ceux là ? Voulez-vous avoir un échantillon de notre manière de penser et de faire, écoutez ce couplet de Monseigneur Retord:

Dans le silence de la nuit,
Faut-il des mandarins éviter la poursuite,
Et me chercher un gîte,
Dans les flancs d'un sombre réduit,
Des torrents je franchis les flots,
Je gravis des hauts monts sur la tête chenue,
Là dominant la nue,
Je me ris de leurs vains complots.

Voilà ma conclusion! Je termine ... Aussi bien, retiré dans une maison de chrétiens, pauvres et obscurs, il ne m'est pas très facile d'écrire. Veuillez me tenir quitte. Je n'ai pas avec moi vos lettres pour vous en accuser réception; mais je pense les avoir toutes reçues, y compris la feuille d'adoration; la dernière doit être du mois de mars 1854 et je l'ai reçue par la Cochinchine ... Nos nouveaux confrères m'ont apporté une lettre de François qui est, je pense, du mois de mars environ. Ils ne m'ont pas apporté les petits effets que vous aviez remis à M. Chamaison pour moi en mars 1854: c'est que ces effets leur avaient été remis trop tard. Mais ils viendront dans quelques mois. Offrez, je vous prie, mes respects et hommages à toutes les chères mères et soeurs d'Ecouen. Je ne nomme personne afin de ne pas nommer tout le monde. Priez pour moi comme de coutume au mois et agréez que je vous renouvelle l'expression de mes sentiments les plus fraternels.

Joseph Theurel,
Missionnaire apostolique.

original MEP 46 ; 550330T
0***

J.M.J.

M. Theurel J. Baptiste
à Cintrey, Haute-Saône

Tonquin occidental, le jeudi Saint 1855

Mes bien chers parents,

Vous recevrez quelques jours après celle-ci, la lettre détaillée que j'adresse à mère Onésime. C'est pourquoi je ne vous répète pas ici tout ce que vous pourrez y lire...

Cette fois il y a de la misère au Tonkin! Nous sommes tous en déroute, en pleine déroute! Le roi nous a tout récemment envoyé l'édit le plus terrible qui ait jamais paru, et vous pouvez croire que les mandarins ne perdraient pas l'occasion d'obtenir, en nous prenant, une récompense de 2 500 f...

Mais, c'est égal! Ils ne tiennent encore personne, allez!

Pour moi, jugez un peu si je me sauve bien. Depuis dix semaines, je suis à mon quatorzième domicile... Et puis, vive la joie quand même !

Toutes ces fuites ne me font point oublier ni le cher Papa, ni la chère Maman, que j'ai encore en France, et que je prie le bon Dieu de me conserver long-temps encore ... C'est pour cela que je me recommande aussi à votre bon souvenir devant Dieu, ainsi qu'à celui de tous les amis habitués, vous priant de recevoir l'expression de l'attachement filial de votre tout aimant

Joseph Theurel
Missionnaire apostolique

M. Berney

Et vous, mon cher François, je voudrais aussi vous adresser une lettre particulière; mais ce serait une répétition de celle de mère Onésime. Ce sera donc renvoyé, mais non perdu. J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite vers le mois de mars 1854. Continuez, je vous prie, à m'écrire autant que vous le pourrez; vos lettres me seront toujours bien précieuses en terre étrangère. Parlez-moi de vous, de vos enfants et un peu de vos affaires.

Lorsque j'ai appris la mort de votre bonne mère, je me suis empressé de dire la Sainte Messe pour elle, et chaque jour j'unis dans mon memento son nom à celui d'Elisabeth et de Thérèse ...

Je me rappelle avoir vu avec un grand plaisir sur votre lettre les signatures de tout le monde.

Mes amitiés toutes particulières à votre frère ... J'embrasse les chers petits neveux... Berney est déjà grand... Veut-il se faire missionnaire? Si cela arrivait, et qu'à l'époque où cela se réaliserait, je fusse encore en vie, j'espérerais du moins le faire venir au Tonkin.

Adieu, mon cher François. Courage! Courage chacun de son côté!... Faisons tous en sorte d'attraper le Paradis!

Je vous embrasse de tout coeur.

Joseph Theurel
Missionnaire apostolique

Je voudrais bien avoir des nouvelles de notre cher militaire !

original MEP 47 ; 551125T
0***

J.M.J.

M. Theurel J. Baptiste
à Cintrey, Haute-Saône

Tonquin occidental le 25 novembre 1855

Mes chers parents,

En écrivant à François au mois de septembre de cette même année, je promis de vous écrire à vous même sous peu et plus au long que je ne l'aurais pu faire alors. En homme de parole me voici à l'heure; voyons ce qu'il en sortira.

Et d'abord les fièvres et autres incommodités que j'avais rapportées du pays malsain où j'avais dû m'enfuir pendant l'hiver passé, tout cela a parfaitement disparu: non pourtant que je sois aussi bien portant qu'à mon départ de France, car il semble que ma santé a depuis trois ans faibli peut-être d'un tiers ou peu s'en faut; mais cet affaiblissement est une règle presque générale, c'est un juste tribut payé au climat, c'est la suite naturelle du changement de régime dans lequel le vin s'est converti en eau et le pain en riz. Bienheureux encore ceux qui, comme moi, après cette diminution de force, en ont encore suffisamment pour leur usage.

J'avais autrefois une forte santé, et en France je n'ai pas beaucoup fatigué les médecins: présentement je connais déjà les maux de tête, les fièvres, et autres malaises, je distingue entre les vents ceux qui me sont bons, ceux qui m'incommodent, je sais ce que mon estomac supporte et ce qu'il repousse: ce sont autant de choses que j'ai apprises au Tonquin. Car en Europe je vivais là dessus dans une ignorance crasse, prenant toute chose selon qu'elle se présentait, sans savoir en faire aucune distinction.

Au reste je pense que maintenant mon assiette est prise, et que ma santé actuelle sera celle de ma vie au Tonquin, jusqu'à ce qu'il plaise au bon Dieu de m'appeler en son saint Paradis.

Depuis mon retour à notre communauté vers la fin du mois de juin, j'ai repris les travaux d'imprimerie et de fonderie interrompus par l'édit de persécution qui nous avait dispersés, et tout marche bien maintenant. Mes élèves sont aussi exercés que moi-même et dorénavant ils peuvent se passer de leur ancien maître. C'est pourquoi l'un de ces jours derniers Monseigneur Retord m'a prévenu de me tenir prêt, car en peu Sa Grandeur m'enverrait en administration: je désirais cela; il se trouve que les intentions de Monseigneur sont conformes à mon désir, c'est très bien. Je ne sais pas encore dans quel district je serai envoyé; mais il y en a un qui est vacant et que je convoite. C'est un district qui renferme environ 14 000 chrétiens, parmi lesquels 2 800 chrétiens sauvages. Or, ces 2 800 pauvres sauvages habitent les montagnes, et chose extraordinaire, tous les étrangers, soit les européens, soit les annamites de la plaine, tous en montant là haut, tombent malades. Aussi il n'y a pas chez ces sauvages de prêtre en résidence: seulement quand ils ont des maladies, ils viennent appeler le prêtre le plus voisin qui est toujours prêt à franchir leurs montagnes, mais qui, l'ouvrage fait, redescend dans la plaine. Pour la messe le dimanche, les sauvages eux-mêmes viennent l'entendre en bas. Chaque année toutefois à deux époques, l'on va faire chez eux l'administration, pour les confesser, les instruire, eux et leurs enfants; mais à chaque fois, ceux qui y montent, soit prêtres, soit catéchistes, soit jeunes, soit vieux, tous prennent la fièvre et plusieurs font des maladies graves et longues dont quelques uns meurent. Hier encore, nous avons appris la nouvelle de la mort d'un jeune catéchiste qui était allé chercher de nouveaux chrétiens dans les montagnes. Un autre qui s'y rendait aussi, est tombé malade et a reçu les derniers sacrements, mais il paraît qu'il n'en mourra pas. De temps en temps il faut qu'un missionnaire européen aille aussi visiter ces pauvres chrétiens, surtout pour leur administrer, par délégation expresse du saint Siège, le sacrement de confirmation. Mais les européens, pas plus que les annamites, n'échappent aux suites de l'insalubrité de ces montagnes, de sorte qu'en somme Monseigneur qui a l'expérience des choses dit que sur dix personnes qui iront passer un mois chez les sauvages, neuf seront malades, six gravement, et trois en mourront. Jusqu'à ce jour personne n'a pu se faire à ce climat singulier, excepté les sauvages eux-mêmes qui y sont nés et qui, eux, ne sont malades que quand ils descendent dans la plaine.

Or, je voudrais bien moi-même faire un essai et voir si, en montant là haut, j'y laisserai mes os, ou si je les rapporterai; si je pourrai supporter ce climat, ou si ce serait comme tout le monde. C'est une expérience pour laquelle

je désire mettre ma vie en jeu, afin de savoir à quoi m'en tenir. Je ne désire pas précisément la mort; si en vivant je puis faire quelque bien, je veux bien vivre jusqu'à 100 ans s'il le faut; mais si je trouve la mort où le bon Dieu m'envoie la chercher, je n'ose pas du tout regretter la vie. Voilà ce que c'est qu'un bon gueusard, sans peur comme sans reproche.

Je ne sais pas si je serai envoyé dans le district en question; mais le désir que j'en ai me fait regarder la chose comme probable. Nous verrons ce qu'il en sera.

Toute cette année a été pour nous très difficile. A cause de l'édit qui a paru vers le mois de janvier au Tonkin, mais qui déjà avait été publié en Cochinchine dès le mois d'août précédent (en 1854), les prêtres indigènes eux-mêmes, ont dû, en beaucoup d'endroits, se tenir plus ou moins cachés, à plus forte raison les missionnaires, de façon que notre moisson annuelle sera peut être moitié seulement de celle des années précédentes ... Qui sait? Simplement aller de l'avant, espérant toujours un avenir plus prospère.

A la fin du mois d'août de cette année, il est venu en Cochinchine un navire à vapeur anglais. Après avoir déposé à terre deux hommes, il s'éloigna de la côte, sauf à revenir plus tard chercher ces deux individus. Ceux-ci dont l'un était anglais et l'autre interprète chinois, étaient porteurs d'un paquet de dépêches qu'ils ne devaient remettre qu'à un grand mandarin. Mais personne ne voulut recevoir ces dépêches: l'on se contenta de bien traiter les étrangers mais il ne vint pas de député pour entamer aucune affaire. Le roi avait donné commission de parquer l'anglais sans le laisser communiquer avec les annamites: toutefois l'anglais, se moquant de toutes les remontrances, allait tout de même se promener partout et considérant toutes choses, il faisait ses réflexions à l'interprète chinois: or, comme celui-ci savait l'annamite il communiquait aux indigènes ce que disait l'anglais: un jour que les annamites travaillaient à approprier des canons, préparer une espèce de forteresse, l'anglais dit: « Ces pauvres gens se fatiguent vraiment bien inutilement, que peuvent faire ces canons? ... » Les annamites apprenant cela du chinois, étaient fort intrigués. Une autre fois l'anglais demandant à quelle distance était la capitale, on lui répondit qu'en un mois de chemin l'on y parviendrait: « Oh! reprit l'anglais, vous autres, vous marchez bien lentement; pour nous, en trois heures nous y serions rendus. » Effectivement ayant construit un petit échafaudage, il grimpa là-haut et pu découvrir la capitale dont il fit un relevé, ce qui mystifiait passablement les annamites. En même temps, avec sa lunette, il découvrit le navire qui venait le reprendre. Il avait été quatre ou cinq jours à terre; il remonta à bord avec ses dépêches, et le vapeur repartit comme il était venu. Nous ne savons en aucune manière ce que contenaient ces dépêches de l'Angleterre, mais probablement il s'agissait d'obtenir un traité de commerce. Maintenant que l'on n'a rien entamé avec eux, les anglais en resteront-ils là; je ne sais pas: mais vu ce que les anglais ont fait ailleurs, il est à présumer qu'ils prendront de là occasion de revenir avec des forces imposantes pour obtenir de gré ou de force les articles qu'ils demandent.

S'il y a dans ce pays-ci quelque intervention européenne, il est fâcheux que ce ne soit pas la France qui s'en mêle. La France autrefois a eu des rapports avec ce pays-ci. C'est aux français que la dynastie actuelle des rois de Cochinchine doit son rétablissement, sous la fin du règne de Louis XVI qui correspond au temps de l'arrière grand-père du roi de Cochinchine actuel ... Depuis, la France a eu divers griefs contre ce pays, comme par exemple, la mise à mort de 7 à 8 missionnaires français... Ce serait à la France à intervenir, plutôt qu'à l'Angleterre qui n'a rien à faire ici. D'ailleurs le peuple, même païen, verrait d'un meilleur oeil un traité avec la France qu'un arrangement quelconque avec l'Angleterre. Attendons et voyons ce qui arrivera de tout ceci.

Il nous tarde bien un peu de savoir comment les affaires s'arrangent en Europe. Nous sommes assez rarement aussi long-temps que cette fois sans recevoir de lettres; et il semble que précisément parce que cette année l'on voudrait avoir des lettres de France, il ne nous en arrive point. A l'heure qu'il est, il y a environ un an que nous sont arrivées nos dernières dépêches, et pour mon compte particulier, la dernière lettre que j'ai reçue de la famille a au moins 20 mois de date. Depuis lors il peut s'être passé bien des choses! Mais quoi qu'il puisse arriver, le meilleur parti et le plus raisonnable, c'est, non pas de s'inquiéter et de se faire du chagrin, mais bien simplement de remettre tout à la sainte volonté du bon Dieu.

Dans ces temps derniers, comme nous n'avons pu aller en administration nulle part, nous n'avons pas beaucoup de messes à dire; d'où il est arrivé que, pouvant disposer d'un plus grand nombre d'intentions de messes, j'en ai appliqué

un bon nombre aux parents et amis, en reconnaissance des prières que je sais que l'on fait pour moi. Et si Dieu me prête vie, je trouverai encore bien d'autres occasions de remercier au saint autel les bonnes personnes qui veulent bien se souvenir de moi. Ce m'est d'ailleurs une vraie consolation de pouvoir acquitter mes dettes, car je crains qu'autrement cela même ne me pèse devant le tribunal de Dieu.

Il y a maintenant plus de deux ans que je suis au Tonquin.

Grâce à Dieu, les principaux ennuis que l'on peut éprouver dans les commencements au sujet d'une langue barbare et difficile, sont déjà passés pour moi. Je viens même de consacrer un assez long-temps à vérifier, corriger, et augmenter un ancien dictionnaire jusqu'à présent demeuré comme à l'état d'ébauche. Je me suis aidé pour cela d'un vieux minoré, l'un des hommes les plus entendus qui nous entourent, de sorte que ce travail inspire de la confiance, et déjà il y en a des copies. De mon côté j'ai dû transcrire deux fois ce dictionnaire mais tout est terminé: si ce n'est que je me propose de compléter encore ce travail de jour en jour, afin, dans 10 ou 15 ans, d'avoir un dictionnaire annamite aussi étendu et aussi soigné qu'il se pourra. Cela c'est pour mon usage simplement si quelqu'un veut s'en servir comme moi, je ne m'y oppose pas; mais voilà tout. Ah! Cette langue annamite, c'est fort intéressant! Mais pour l'aimer, il faut la connaître un peu; car lorsqu'on ne la connaît pas encore, l'on trouve étrange la langue de conversation, et toutefois l'on est touché du ton chantant des prières. Je parie que si, en costume annamite, barbe et turban, je chantais mon pater à votre porte, tout en vous demandant d'où vient ce turc mendiant, vous me feriez certainement l'aumône; et de mon côté je ne serais pas difficile: un morceau de pain me serait un assez bon régal. Si vous y ajoutiez un verre de vin, ce serait maintenant capable de me mettre en gaieté. A part mon turban, que je trouve beaucoup plus gracieux, beaucoup plus naturel que tous les chapeaux de forme quelconque, tout mon costume est en étoffe qui vaut presque la doublure à treize sous que l'on vend en France, mais pas tout à fait. L'on fait teindre cela en couleur marron ou en noir, et l'on fait la belle jambe comme un cheval de trente sous. L'on a au pied une semelle que l'on traîne par une courroie dans la maison mais que l'on dépose ou que l'on transporte à la main quand on est en voyage, sur laquelle toutefois l'on ne s'avise jamais de poser un pied chaussé. Là-bas, en effet, c'est encore une invention d'une propreté mal entendue: cela tient le pied dans la sueur, et produit une infection que l'on évite au moyen de nos semelles tout à découvert. Vous pensez que je plaisante: je parle fort sérieusement, et dit que la civilisation européenne est pleine de préjugés, pleine de charges incommodes qui ne valent pas une civilisation médiocre. J'ajoute même que, lorsque l'on n'est pas sorti d'Europe, l'on ne remarque pas bien des choses qui, considérées à fond, ne sont que des singularités bien plus singulières que ce que l'on appelle les coutumes des barbares. Effectivement vous nous prenez, nous autres tonkinois pour des barbares: nous ne sommes point barbares du tout; et si l'on met à part ce qui concerne la religion des païens, d'où résulte la persécution du christianisme, cela dis-je mis à part, pour toutes les habitudes civiles de ce pays-ci, je les trouve généralement plus raisonnables que les coutumes guindées de l'Europe. Surtout si je m'avisais de considérer les vêtements et les modes de l'Europe, parmi les hommes aussi bien que parmi les femmes, je trouverais que c'est gênant, souvent ridicule, et trop souvent immodeste, enfin insupportable; et encore l'habillement en France cela coûte des sommes énormes. Ici pour trois francs je m'habille au complet; c'est simple et pauvre, mais c'est commode, ample et modeste, ça ne laisse rien à désirer. De plus si dans 200 ans je m'avisais de ressusciter, mon vieux costume serait encore au goût du jour comme maintenant, cela ne change pas ... Vous trouverez que je suis étrange, que je suis étonnant: moi je trouve que les longs voyages et la comparaison de plusieurs choses m'ont ouvert les yeux sur plus d'un point, et je trouve qu'en Europe l'on est encore bien simple de se rengorger avec satisfaction dans l'idée vague que l'on est citoyen du pays le plus civilisé du monde.

Les gouvernements d'Europe valent mieux que celui d'ici; parce qu'ici les mandarins sont des voleurs, des brigands; mais les coutumes et usages des particuliers, c'est très rationnel et très poli dans son genre. C'est pourquoi j'aime beaucoup ce pays-ci, et la manière d'y vivre me plaît. Dieu en soit béni: ce que l'on rencontre de pénible d'autre part en devient plus supportable, et la vie se passe non moins rapidement qu'en France.

J'avais, cette fois, le projet plus ou moins arrêté de vous égayer par un petit tableau des superstitions païennes de ce pays, dont plusieurs sont fort curieuses: mais voilà que je me suis amusé un peu trop long-temps à vous dire

d'autres choses, de façon que je me trouve à court et doit remettre le parti à une autre fois. Aussi bien cela ne presse pas. Et quand même je mourrais sans vous avoir parlé de cela, je pense que ce ne serait pas votre plus grand chagrin. Donc à une autre fois. Je vous prie de vouloir bien offrir mes sentiments de bon souvenir et de reconnaissance à tous nos amis, soit de Cintrey, soit de la Rochelle, soit de Theuley.

Je vous embrasse tous très cordialement et me recommande à vos prières très instamment. Adieu, bien chers parents, bien chers frères et soeurs... Que notre rendez-vous commun soit dans la prière, soit dans le coeur du bon Jésus, que ce rendez-vous de plus soit le gage de notre rendez-vous éternel. Les séparations en ce monde ne sont rien en comparaison du bonheur d'être réunis au ciel! Ces séparations nous seront même précieuses, si nous en savons recueillir le mérite et les faire servir à l'acquisition du Paradis.

Adieu! Au revoir!

Votre tout aimant Joseph Theurel